
SOMMAIRE

En guise de préface.....	1
Introduction.....	2
Il pleure dans mon coeur (ET 1976).....	8
La hottée du diable (ET 1977).....	10
La légende du "Ruisseau du Frêne" (ET 1977).....	11
Myosotis d'antan (ET 1981).....	12
Monsieur Oury (ET 1983).....	21
Yvonne et Charles.....	23
Au grand Charles.....	24
C'était hier.....	24
Non.....	24
Souvenir de famille dans le Toulinois d'autrefois (ET 1985).....	28
Lucey (ET 1985).....	28
L'arête (ET 1988).....	31
Ce qu'ils se croient.....	34
Marius (ET 1989).....	36
Le petit juge.....	40
Mes chers mineurs de Reumaux.....	41
Hommage à François Mitterrand et à Danielle son admirable épouse ..	43
La famille.....	43
Papa, toi qui sais tout.....	45
Maman.....	47

*Je dédie ce livre à Bernard Humbert
qui m'a fort aidé à lui faire voir le jour.
Comme pour mon précédent ouvrage
" Catgut, seringue et Cie... ",
il a pris sur lui " toutes les charges "
pour me les épargner toutes.
Qu'il veuille bien accueillir ce modeste gage
de ma profonde gratitude et de ma très grande affection.*

S.E.

EN GUISE DE PREFACE...



Imaginez qu'une vieille dame de votre entourage - quatre-vingt-quatorze ans, toute sa tête, une "pêche d'enfer" - vous dise un beau jour :

-Je voudrais publier mes mémoires ! Oh, ce n'est pas pour moi, mais pour les plus démunis de Toul. Il faut qu'ils passent le mieux possible l'hiver prochain !

Vous vous étonnez dans l'instant, mais, vous la connaissez trop cette Tante Suzanne. Elle a déjà défrayé la chronique à maintes reprises, en 1969, à soixante-douze ans, pour sa licence de philo toute fraîche et en 1977 pour son premier livre "Catgut, seringue et Cie". Alors vous vous réjouissez tout simplement. Eh oui, à cet âge, avoir envie de publier, quel bonheur !

Certes cette joie de partager coûte bien quelques efforts : déchiffrer une écriture parfois "hiéroglyphique" - elle assume et me pardonne -, recoller les morceaux d'une mémoire inépuisable mais un peu embrumée, ne fut pas aisé. Mais qu'importe, le résultat est là. Sans être parfait, il est le fruit de deux passions : celle, pour moi, d'accompagner cette performance rassurante de vieille

dame admirable, cet élan de générosité, celle surtout de "Tante Suzanne" qui a repris sa plume - l'avait-elle jamais quittée ? -, sa plume narrative, pour vous instruire, à quatre-vingt-quatorze ans, en des anecdotes pittoresques, des choses de son temps.

Cet ouvrage se veut, à la fois, rassemblement et création. Il réunit en effet, tous les articles, revus et corrigés, publiés dans les Etudes Toulaises depuis 1974, mais il contient aussi plusieurs textes inédits et récents de l'illustre pensionnaire de la Maison de Retraite Saint-Charles.

Merci à tous ceux qui, le plus souvent bénévolement, ont participé à la publication de ce livre : Nadine KLOSTER, pour la frappe, Serge COMBA, pour la mise en pages et Jacques JOYEUX, pour les illustrations. Ils ont contribué, comme vous, cher lecteur, au don de Tante Suzanne à une association caricative de Toul à laquelle seront remis tous les bénéfices de la vente de "J'AVAIS 4 ANS EN 1900..."

Bernard HUMBERT

INTRODUCTION

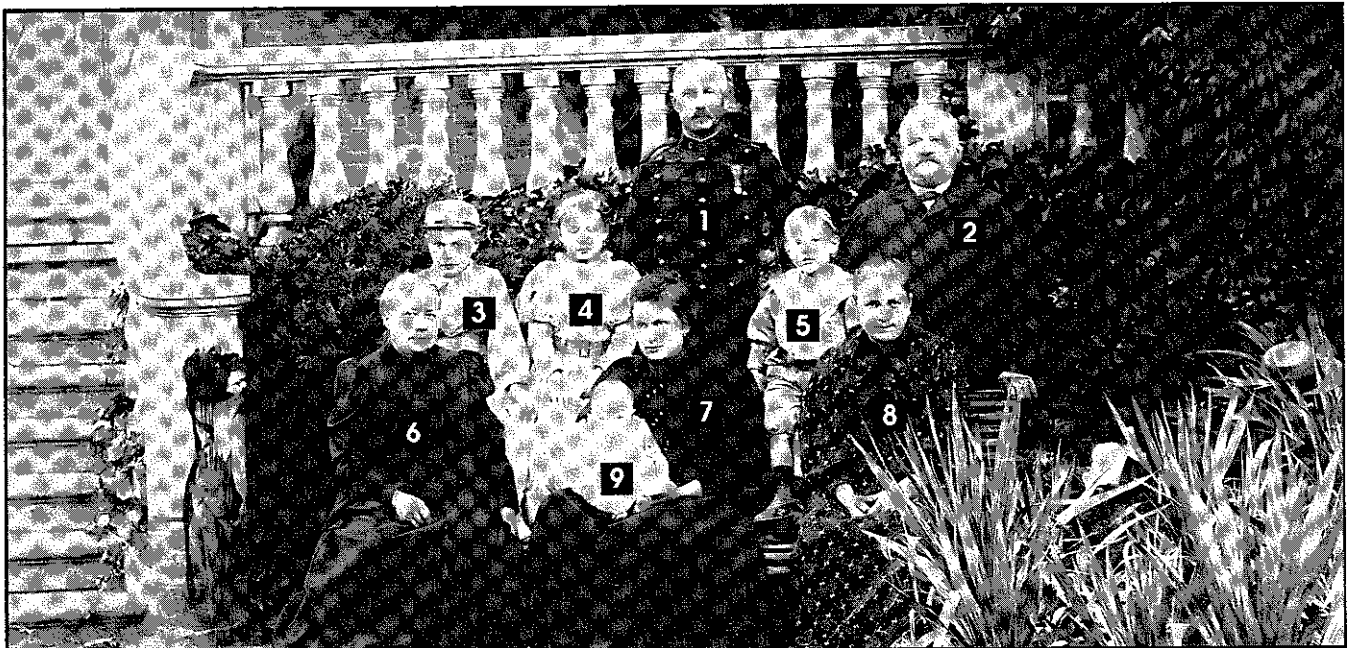
J'ai toujours été "trop jeune". Dans ma petite enfance, quand, à l'école, je voyais "monter" les "Grandes" de dix ans, je rongeaïs mon frein. "Trop jeune" à neuf ans, j'en aurais pleuré. Il a bien fallu me laisser franchir la grande porte à dix ans. On ne savait plus quoi faire de moi. Mais c'était la classe du certificat d'études. Encore trop jeune ! Enfin s'ouvrit la bienheureuse porte où je fus toujours dans les premières. J'eusse ébloui Bernard Pivot et mes rédactions faisaient la joie de la maîtresse. Mais le calcul, c'était ma bête noire. En calcul mental, j'étonnais au contraire. Personne ne me pouvait suivre. Mais les problèmes ! Brr ! Donc, à onze ans, le C.E.P.E., mais après, j'étais encore trop jeune pour l'École Primaire Supérieure. Je patientai un an.

Je devais "mener". Je me rappelle que la cour de l'école était immense

et lorsqu'il pleuvait fort, le centre en devenait un beau lac. Je me vois encore chef d'expédition, en casquette à oreillettes, faisant "tchank, tchouk", à tue-tête, toutes les autres derrière moi, en rangs d'oignons, à toute vapeur, faisant le tour de ce lac, pour une expédition au pôle Nord, aux gros éclats de rire des neuf ou dix maîtresses assemblées pour assister à cet exploit.

Le malheur, c'était d'être toujours la plus jeune. Je me vois encore, regardant passer, à neuf ans, les élèves pour la classe du Certificat d'Etudes Primaires. Je rongeaïs mon frein. Il me fallut bien, un jour, franchir cette bienheureuse porte, mais allez passer le C.E.P.E à dix ans ! Encore trop jeune ! J'attendis ma onzième année.

Monsieur le Maire offrait aux lauréats le voyage Gérardmer - la Schlucht - le Hohneck, et j'eus la chance tout de



Cliché MORQUIN (Toul) 1896 pris dans sa cour de la rue Liouville

1 Papa - 2 Grand-père maternel : Jean Pierre Nicolas RAINOT de Toul - 3 Gabriel EGLOFF (9 ans 1/2) avec sa casquette de collégien - 4 Marthe EGLOFF 7 ans 1/2 - 5 Georges JOCHUM fils de Marie RAINOT - 6 Mme RAINOT ma grand-mère - 7 Ma tante Marie RAINOT - 8 Maman - 9 C'est moi ! Suzanne à 6 mois

même d'y participer les deux années : je me rappelle qu'en passant sous le tunnel, nous chantions à tue-tête "un canard déployant ses ailes... coin... coin... coin !"

Monsieur Lederlin y ajouta un carnet de Caisse d'Epargne. Me voilà à douze ans à l'E.P.S. de Thaon. "Elle est trop jeune, on la fera redoubler la première année". Il y avait trois ans pour se présenter au Brevet Élémentaire. Je me demandais bien ce qu'on avait pu doubler ! J'ai en horreur ce mot "redoubler". En juin, j'eus le troisième prix, un Petit Larousse qui coûtait trois francs cinquante (anciens). "Bon ! elle redoublera la deuxième année". J'te crois. Je leur ai fait la nique avec le premier prix, une belle Flore en couleurs. Il me fallut une dispense d'un an, la troisième année, celle du Brevet Élémentaire. Ne croyez pas que ce fut brillant. Avec encore ce satané calcul, les deux problèmes furent faux. Je n'osais pas aller voir les résultats, à Châtel-sur-Moselle. Marthe, ma grande soeur, s'en chargea. Je l'entends encore crier, d'un bout à l'autre de la grande cour : "Suzanne ! Bon !" J'étais reçue.

J'étais très bonne en allemand. Chez nous, on a la bosse des langues. Plus tard, ma chère Marthe, devenue religieuse, tout en blanc, "parlait le Chinois comme une Chinoise", au dire de son évêque de Chang-Tu, dans le Su-Tchien oriental où on l'avait envoyée. "Les autres", la Supérieure exceptée, parlent "petit nègre" avait-il ajouté en riant.

Nous étions trois premières en classe : F.P, C.R et S.E. Et la dictée, la rédaction, ne nous causaient pas de problèmes. Pas pareil pour le calcul. On dit maintenant les maths, avec une prétention qui me fait pouffer de rire car alors je n'y étais pas douée, comme littérairement et papa, le soir, m'expliquait mes problèmes. Il y avait des pleurs et des grincements de dents. Oh ! la ! la ! Il m'envoyait faire une promenade au grand air pour me donner un peu de courage et tenter de comprendre ces

satanés problèmes ! Mais, j'en revenais aussi bête qu'avant.

J'étais douée d'une mémoire prodigieuse. Je peux vous dire, après quatre-vingt-cinq ans, encore deux réponses de ce petit catéchisme que nous avions à réciter :

Qu'est-ce que le mariage ?

Le mariage est un sacrement qui forme une union sainte et inséparable entre l'homme et la femme et leur donne la grâce de vivre chrétiennement ensemble, d'avoir légitimement des enfants et de les élever dans la crainte de Dieu.

Quels sont en nous les effets du péché originel ?

Le péché originel fait que, dès le premier instant de notre vie, nous sommes tous ce qu'Adam est advenu après sa désobéissance, pécheurs et indignes de la vie éternelle, sujets à l'ignorance et aux passions déréglées, condamnés à souffrir et à mourir.

Au caté, Monsieur le Curé me mettait 5/5 avant que je ne l'aie récité. Il savait que je savais.

Si vous pensez que je comprenais tout ça, les enfants de 1990 pourraient mieux me l'expliquer.

Jusqu'à l'âge de quinze ans, je n'ai jamais étudié une leçon. Je lisais le texte et je le récitais.

Un jour, Mademoiselle Soutrot nous dit :

-Je vais vous lire une petite histoire, et vous me la raconterez ensuite, par écrit.

Quelques jours après, nous apportions les rédactions. Mademoiselle Soutrot m'appelle à son bureau et me dit, les sourcils froncés, l'air sévère :

-Suzanne, je n'aurais jamais cru ça de vous. Vous avez ce livre et vous avez copié.

Je rougis d'indignation :

-Madame, je ne connais même pas ce livre. Moi, une fille de soldat, tricher ?

Je n'avais jamais lu cette histoire et je l'avais récitée sans manquer un mot, ni une virgule. A la récréation, mon chef-d'oeuvre passa entre toutes les mains des autres institutrices. Elles n'en revenaient pas. Moi, je trouvais cela bien naturel !

Au C.E.P.E. nous étions par deux dans des tables de deux. J'avais à mes côtés une peu brillante élève qui pleurait à chaudes larmes.

-Qu'as-tu ?

-Je ne comprends pas mon problème.

-Et bien ! tu n'as qu'à copier sur moi, voilà tout !

A la pause, Madame Jeandin m'appelle :

-Qui de vous deux a fait le travail ?

-Moi, bien sûr !

Elle a dû user de diplomatie pour que je sois reçue à ce premier examen de ma vie. J'avais onze ans.

Monsieur Lederlin, le maire de Thaon, venait à cheval visiter les écoles. Je l'entends toujours, après avoir conversé avec Mademoiselle Soutrot, me regardant avec son bon sourire de grand frère :

-Il faudra continuer, ma petite, il faudra continuer.

Je ne demande que ça.

Il paraît que Suzette est très bavarde, à l'école, au catéchisme, partout. Dans le carnet qui relatait le mois, on pouvait lire : "Quelle langue que celle de Suzanne. Il n'est plus besoin de chercher le "mouvement perpétuel", il est trouvé !" Qu'est-ce que j'avais donc tellement à raconter aux copines ?

Je ne me souviens absolument pas d'avoir été aussi bavarde que ça, mais puisque les grandes personnes le disent, il faut bien le croire, n'est-ce-pas ? Par exemple, à l'école primaire, où on était doté, s'il vous plaît, d'un professeur de musique italienne, elle vous disait : "Vous êtes sage maintenant, petit pantin ?" Ou sa chère Mademoiselle Maillard, aux longs cheveux dorés, vous adressait des cartes de vacances, ainsi libellées : "Bon-

jour, démon !" Comment voulez-vous qu'on n'acceptât pas cette réputation-là ?

Et quand on rapportait, du caté, un billet avec cinq cents lignes à copier, qu'on n'osait pas montrer directement, mais comme on était honnête et vraie, on le "cachait", si on peut dire, bien en évidence, sur le buffet de la cuisine ! Alors, un peu après, l'interrogatoire commençait. Oh ! ce moment humiliant. Papa, assis sur une chaise, devant la fenêtre et Suzanne, en face de lui sur un tabouret. J'en éprouve encore l'agacement de mon orgueil. C'est ça qui me faisait bouillir, déjà à cet âge. Il me fallait répondre, en baissant la tête, aux questions sévères. Et après, la punition: "pas de vin, pas de dessert !" Le vin, je n'ai jamais goûté ce vin coupé d'eau que tous, même papa, buvaient à table. Le dessert, confiture ou tarte, je n'ai jamais été très gourmande. Alors, vous voyez, la pénitence était douce, presque douce. Mais à table, les regards un peu narquois des frères et soeur, la voilà, la punition !

Je n'ai absolument pas voulu me présenter au Certificat d'Etudes Supérieures qu'on me prédisait comme "brillant". J'en avais assez de l'école. Chez nous, on ne force personne. Je rentrai donc à la maison à quinze ans. On m'employa, l'année suivante, à la B.T.T., au centre de broderie au métier ; ça, cela m'a plu : passer un petit crochet de la main droite, dans une fine percale et y passer, de la main gauche, par-dessous, un beau fil de soie de couleur vive.

Ah ! mes bonnes vieilles amies, la compagnie, "la Marie Counot", comme je les ai aimées, ces simples femmes, de trente ou quarante ans plus âgées que moi. A la pause, elles attachaient un fil à un oeuf frais, et elles le faisaient cuire à la coque dans un seau d'eau bouillante.

Après, on m'a appris à broder à la machine électrique. Je me souviens avoir reçu la grosse aiguille sur l'ongle de l'index de la main droite. On a, sur

le champ, arrêté le mouvement, et la contremaîtresse me tira l'aiguille cassée en deux, avec une grosse pince, car la pointe dépassait le bout du doigt. Brr ! Je la sens encore, cette aiguille ! Mais je ne sais plus si j'ai eu très mal.

A seize ans, je quittai ce métier pour entrer à Toul à la "Sainte Famille", (une école primaire qui fonctionne toujours) comme "aide de la titulaire" qui avait quatre-vingt-dix élèves. J'apprenais à lire aux petites. Je me rappelle Marie-Elise Delboue. Elle avait autant de chapeaux que de robes. Et des yeux si beaux ! Une blonde avec des yeux noisette, c'est rare ! Je me rappelle d'une petite qui arrivait en me disant : "J'ai fait le "tourne-moule" dans "l'escayié". Je revois Jeanne Bernat, la petite Espagnole aux deux yeux de velours, cousine de Monsieur Cabrer, marchand de primeurs, rue Gambetta. Qu'elle était belle ! Et sa maman donc !... Chaque lundi, j'avais un arrivage d'outre-Pyrénées. Son père lui disait : "Qu'est-ce que tu veux ? Tu veux "vangt frongs ?" "Tiens, voilà vangt frongs" (en 1912, jugez). Qu'elle était belle, cette petite Jeanne de sept ans qui m'arrive un jour, toute excitée :

-Madame, en bas, y a comme un cûûûré. Il a de la barbe aux yeux.

C'était notre inspecteur, le chanoine Martin, qui avait des sourcils très épais. Je me rappelle de Marcelle Rouyer qui m'apporta à Noël, une merveille : un cheval de bronze sur un socle de marbre noir, un beau cheval de course qui me ravit, je les ai toujours aimés les chevaux de course ! Où est-il à présent ? Je l'ai toujours devant les yeux. Cette Marcelle était petite et grosse. Ma gaieté en voyant un jour la grosse Marcelle, essayant d'entrer dans le tablier de Mademoiselle Delbove, grande et fine. Elle s'était trompée au vestiaire !!

A Toul, j'avais commencé le piano qui me passionnait.

Monsieur Oury, le grand et talentueux organiste de la cathédrale, avait consenti à maman des leçons pour moi, qui avais déjà dix-huit ans. Mais il ne

tarissait pas d'éloges et avait renoncé à la "Méthode Rose", pour me faire lui-même des feuilles programmes. A la troisième leçon, il est allé appeler sa femme :

-Tu y crois, toi, qu'elle n'a jamais touché un piano ? moi, pas.

Je vous parlerai plus tard de ce maître incomparable, à qui j'ai réglé, en juillet 1914, dix leçons à trois francs (de 1914), avec trois pièces d'or de dix francs.

Hélas ! la guerre me coupa du piano. Je n'ai jamais retrouvé un Monsieur Oury.

Je revins à la maison jusqu'au jour où on m'offrit un poste d'institutrice libre au Val d'Ajol, un pays merveilleux tout blanc en hiver et tout couvert de fleurs de cerisiers au printemps. L'école Sainte Marie comptait trois cents élèves. Je fus affectée au cours élémentaire. En huit jours, je connaissais noms et prénoms des trois cents élèves. Je m'y plu beaucoup et ma petite soeur, devenue pensionnaire, y retrouva la santé et l'appétit. A la fin de la guerre, le ministère demanda des enseignants pour toute la France, avec ou sans Brevet Supérieur. Je partis en Lorraine, dans le cher pays de papa où je restai vingt-cinq ans.

C'est ainsi que, d'institutrice libre, je devins, sans coup férir, institutrice de l'Etat, sans changer mon fusil d'épaule, je fus une institutrice officielle de l'Etat. La Lorraine avait encore le statut confessionnel. D'abord à Porcellette, à huit kilomètres de Saint-Avold, avec une grande classe de soixante élèves, C.E.P.E. compris : jugez de mon travail et de ma jubilation, car tout marcha très bien. J'avais un magnifique appartement au-dessus de l'école, et j'y reçus bien des fois, parents, neveux et nièces. Cela dura dix ans et puis je fus nommée à l'école "privée" de Toul, une magnifique école construite par la société qui devint Sarre-et-Moselle / Houillères-de-Lorraine. Elle employait des centaines de mineurs. Je leur ai consacré un chapitre entier dans mon premier ouvrage : "Catgut,

Seringue et Cie". Oh ! mes mineurs !
Que je les ai aimés !

Nous nous y entendions si bien, vingt-deux que nous étions, une chorale magnifique à quatre voix où nous chantions un jour : "Aimer, boire et chanter". L'un de mes collègues, Monsieur Schneider, un artiste en piano, nous dirigeait. J'étais très gaie et je faisais des chansons de circonstance à chacune de nos sorties.



Après, en 1938, Munich, nous avons fait une grande fête. Monsieur Huchet, directeur des Houillères, demanda le lendemain à Monsieur Hentzen, mon directeur d'école :

-Voulez-vous demander sa chanson à Mademoiselle Egloff ? Je désire la faire ronéotyper. Tout le monde la réclame.

Hélas ! Suzanne Egloff mettait tous ses brouillons au panier ! Une chanson de circonstance ne se répète pas. Je ne chantais qu'à une condition, être accompagnée par Monsieur Schneider, à qui je n'avais qu'à glisser quelques notes pour qu'il s'en chargeât.

* * *

Avec ma petite classe de cours élémentaire, je fus séduite par une page du "manuel général". Mon seul regret est de n'avoir pas connu plus tôt l'Ecole Universelle de Paris. Oh ! voilà une belle

occasion pour moi de passer "le bachot".

Mais nous sommes chassés de Reu-maux en Poitou à Ligugé. Maman y contracta des rhumatismes articulaires qui la firent bien souffrir. Nous souffrions aussi de disette. Ma petite collègue allait à la campagne, les jeudis, et en rapportait des vivres, moi, à Vivonne, à côté, des douzaines d'oeufs que nous partageions en trois familles. Ma gentille directrice nous avait hébergées, maman et moi, dans un logement. Maman mourut dans ce cher Ligugé hospitalier où elle se plaisait tant ! Je restai seule avec ma douleur. Mais ma petite maman n'a pas connu les privations que nous eûmes à supporter : en zone occupée, soixante dix grammes de viande par semaine, un demi-litre d'huile, etc ... Le bon Monsieur de Montjou me dit :

-Votre maman aura toujours du bois pour son "Minus" (nom du fourneau).

J'avais une brave femme de ménage qui passait une nuit sur deux auprès de maman. Et puis, maman me quitta, hélas, en 1941.

* * *

L'abbaye de Ligugé possédait une bibliothèque riche de deux cent mille volumes. J'avais obtenu du bon Père Abbé de prendre des leçons de latin et je me mis à potasser, avec mon cours élémentaire, le premier bac. En ce temps-là, il y avait deux parties. Le deuxième suivit le premier avec une colle en philo car j'avais eu en cours d'année une dépression nerveuse qui m'avait empêchée de relire la "Logique". Malheur ! Ce fut en logique que je dus passer mon deuxième écrit ayant pour sujets la "Critique du témoignage !" ou le "Fondement de l'induction".

J'ai oublié le troisième sujet au choix. J'ai pris le premier, mais c'était du "témoignage historique" qu'il s'agissait et moi, j'avais fait un beau devoir sur le témoignage en général, ce qui me valut ma colle, bien sûr. Les profs en

furent navrés car j'avais bien réussi le reste mais coefficient 4, alors que les autres matières avaient coefficient 1/2, je ne pouvais me racheter, je ne m'en fis aucun chagrin puisqu'en octobre, je reçus assez brillamment mon diplôme grâce à la psychologie qui faisait mes délices. Me voilà bachelière et désireuse d'entrer en Faculté à Poitiers : les Lettres, naturellement.

Que je vous dise : mon rêve avant, c'était d'être "étudiante en Fac". Je vais trouver Monsieur Lavaux, doyen de la Faculté de Lettres. Il me dit :

-Vous n'avez pas de chance, on vient d'instituer un nouvel examen : "Propédeutique" pour entrer en Faculté, "Certificat d'Etudes Littéraires Générales".
-Bah ! dis-je, je me reposerai, voilà tout !

Je vous crois. Cet examen est un atout. Une licence, elle, ne comprend qu'une langue. Eh, bien ! j'ai passé "propé" je crois avec mention ; il n'y avait pas d'oral et pourtant, ce sont les oraux qui donnent des mentions, mais je suis tombée sur un grand ami : Jean-Jacques Rousseau : "Les rêveries du promeneur solitaire". J'avais tant aimé ce livre que j'avais copié sur toutes les pages le cours du professeur au complet et je m'en allais dans les bois pour le relire dans mes révisions. Cher Rousseau ! Comme lui, j'ai vu des bois, la nature, le silence, la solitude. Je ne dis pas que je partage toutes ses idées, loin de là, mais il est devenu mon "grand homme" à cause de propédeutique, voilà tout. Le plus fort, c'est qu'en 1967, quand je quittai la Fac, cet examen fut supprimé. Avouez ! que c'est un peu fort.

Une petite note en passant : à l'écrit, je sens un doigt dans mon dos : on me demande une explication. Je levai les bras en l'air. Le professeur se promenait sans cesse au milieu de nous. Comment l'aider ? Je lui glissai malgré tout deux mots. Mais elle fut collée quand même. Qu'y puis-je ?

* * *

Je pris alors mes repas chez ma bonne grand'mère avec, le dimanche, cinq ou six grandes amies qui m'aidèrent après le Bac, à passer mes licences. Henriette Pordejoie, prof de philo, qui me chargea de livres très difficiles à déchiffrer me faisait les cours de physique. Un jour, à table, à la veille d'un oral, je lui dis :

-Georgette, il y a une chose que nous n'avons pas vue : les "accumulateurs".

Georgette interrogea du regard Marie Masson, prof de physique à Paris, qui lui dit :

-Je ne fais pas ce chapitre avec mes élèves.

-Bon, dis-je, je suis fatiguée (je passais l'oral le lendemain), laissons ça tomber. Si demain cela est demandé, je serai collée, voilà tout.

Après le repas, nous faisons une promenade et nous reposons dans le parc du bon Monsieur de Couray qui l'avait mis à notre disposition. Un petit somme terminé, je dis à Georgette :

-Maintenant que nous sommes reposées, dites-moi quand-même quelques mots sur les accumulateurs.

Elle me fait la leçon et puis nous parlons d'autres choses. Le lendemain, je reviens chez elle qui m'avait offert le gîte et le couvert ce jour-là, j'étais ravie, mon oral avait marché comme sur des roulettes. Et soudain, Georgette me demande quelle avait été ma question en physique. Elle ne devinait pas, vous pensez : "ACCUMULATEURS !" Imaginez si j'avais eu de la chance la veille ! Georgette en le racontant, ajoutait :

-Et figurez-vous que ce fut la seule leçon que je lui avais fait répéter.

Ah ! ces chères amies, que ne leur dois-je pas ! Ce sont elles qui m'ont faite licenciée, c'est tout ! Je leur dois tout !

* * *

J'allais au cours plusieurs fois par semaine et de gentes amies me passaient ceux que ma classe me faisait manquer. J'acquis ainsi une licence de lettres, doublée d'une licence d'allemand l'année suivante.

Et, je fus nommée à Limoges, puis à Chatellerault (français et allemand), à Loudun (allemand), enfin à Poitiers et à Civray, tout ça après avoir mes licences d'allemand et de Lettres. Je quittai l'enseignement en 1958 pour enfin revenir "cultiver mon jardin" jusqu'en 1963 où je revins à Toul dans la maison grand'maternelle. Mais quitter quarante élèves tout d'un coup, ce fut terrible, je crus devenir neurasthénique et j'écrivis à mon cher doyen de la Fac :

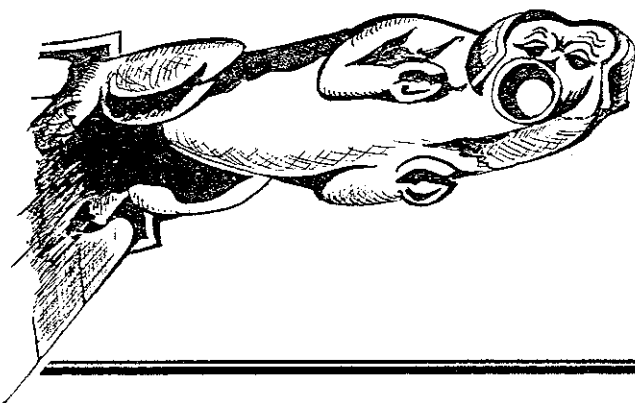
-Ne trouvez-vous pas idiot de préparer à soixante-neuf ans, une licence de philosophie ?

La réponse fut une liste des quatre certifs à passer pour me "distraire" (le cinquième étant propédeutique, je l'avais déjà depuis longtemps). A soixante sept ans, je pris mon permis de conduire, et acquis une petite Fiat 500 qui me "voitura" jusqu'en 1973, date de mon accident. A soixante dix-sept ans, on ne rachète pas de voiture car on devient un danger public. Admirez au passage ma philosophie ! La fac de Nancy, quelle belle aventure, avec des "jeunes" qui me demandaient :

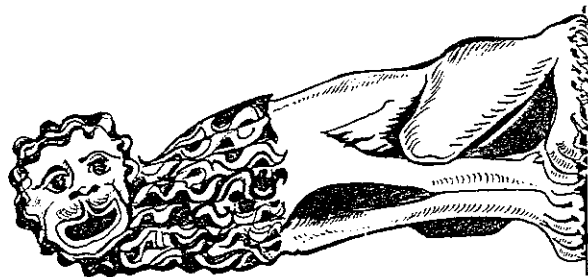
-Pourquoi ?

-Pour ne pas vieillir !

Et on en a eu bien des joies. Chères facs de Poitiers et de Nancy. J'y ai connu les heures les plus enchantées de ma vie. Que de beaux souvenirs, que de belles amitiés vous m'avez laissés !



"IL PLEURE DANS MON CŒUR..."



C'est pas vrai, Verlaine ! Dans mon cœur, il ne pleut pas du tout ! Mais, sur la ville, ça oui !

Je me suis offert, ce midi, un spectacle de choix. Le cloître de la cathédrale tourne autour d'un jardin quadrangulaire et vingt-quatre gargouilles le regardent, ce jardin, du haut de leurs quarante-huit quinquets. Je dis : du haut, vous avez compris ; des gargouilles, c'est fait pour être perchées, même si ce sont des crocodiles.

Qui, s'il vous plaît, les connaît, les vingt-quatre gargouilles du cloître de la cathédrale ? Qui les a vues cracher, baver, vomir comme je les ai vues faire ce dimanche matin, vers les onze heures, alors que je sortais de la messe, que tout le monde filait, parapluies ouverts, en pestant : "Quel temps de chien !"

Moi, je me marrais... Le spectacle allait être pour moi seule, toute seule, oui... J'ai d'abord fermé mon pépin, et puis, je me suis hissée entre deux piliers. Je sais encore grimper, croyez-moi ! A soixante-neuf ans, j'ai fait à pied l'Acro-Corinthe, dans le sable et les pierres, sous le grand soleil, une grimpe de plusieurs centaines de mètres, "en direct". Celles qui avaient contourné en voiture, en sont restées bouche bée, et même le professeur de philo, à la Faculté de Nancy, quand j'ai évoqué discrètement cette performance, dans une dissertation

sur "le possible et le réel". Il a même mis un "BIEN" dans la marge et j'ignorerais toujours si ça s'adressait au style ou à l'exploit...

Donc, je me suis offert, pendant un bon quart d'heure, le tableau des gargouilles... Le chien bavait à pleine gueule, comme s'il avait trop bu. Le veau, lui, bavait très doucement, un peu de côté, comme s'il se délectait de son bavage et ne voulait pas en perdre une goutte. Le crocodile crachait et menaçait un singe qui lui faisait malignement des grimaces. La chauve-souris se repliait sous ses membranes ; elle devait avoir froid ; elle ne crachait rien. Mais le cochon, oh ! le cochon ! quel tableau ! Ca lui sortait parallèlement par les deux trous de groin, avec un ensemble géométrique et ses petits yeux de cochon s'abaissaient avec indulgence sur ces légers ruisseaux dont il paraissait estomaqué de générer les sources. Le crapaud lançait sa salive plus loin que les autres ; il devait vouloir vaincre dans la compétition, se souvenant de la défaite de la grenouille, sa commère, dont le "bonhomme" nous conta jadis la lamentable histoire. Et je pense que le déluge était plus fort, à côté de lui.

Mais, tout ça, dimanche dernier, je me le suis rappelé avec une moue commisérante... Car ce n'était là que de la bave, un peu de bave vraiment.

Un autre jour, c'était il y a à peu près trois ans. Vous y étiez, bonnes gens de Toul ? Naturellement, non...

Nancy y était, elle. Et moi aussi, comment donc. J'avais servi de guide. Toul ne savait pas. Mais Nancy savait, car l'Est Républicain avait consacré toute "sa Une" à notre grandiose cathédrale dont la façade se présentait sur toute la hauteur de la page, aux yeux émerveillés des profanes. Ils en avaient tellement eu l'eau à la bouche que la longue route Toul-Nancy présentait l'af-

fluence des week-ends les plus encombrés.

L'eau à la bouche, oui, mais ils n'avaient certes pas prévu le dessert, la trombe, une trombe-typhon véritablement, comme de mémoire de Suzanne on n'en avait pas vu encore à Toul, ni revu depuis. Bonnes gens, ne vous apitoyez pas, car le seul spectacle des gargouilles aurait valu le déplacement.

Tout le Nancy weekendien, pétrifié d'admiration, stoppé qu'il avait été d'abord par cette trombe inattendue, ayant cherché en maugréant un refuge dans ce cloître du XIVe qu'il n'avait peut-être pas encore bien regardé, béait d'admiration. Parce que, je vous prie de le croire, elles s'étaient mises en colère, et pour de bon, les gargouilles, à qui le ciel ne ménageait pas la boisson... et j'te crache... et j'te crache au nez les unes des autres, rageusement. Ce jour-là, les vingt-quatre étaient de la fête, et quelle fête, mes amis ! Les jets se rejoignaient presque : le crocodile semblait vouloir inonder la terre ; le veau simulait l'indigestion, d'un air dégoûté, le cochon pleurait, le singe rigolait, le boeuf baïllait, l'aigle pestait...

Devenus spectateurs, tous les visiteurs, sidérés, ne songeaient plus à s'en retourner : "nous sommes venus admirer une splendide cathédrale et nous n'avons certes, pas été déçus, mais le dessert est d'envergure. Pour tout l'or du monde, nous n'aurions voulu manquer ça".

Bravo, l'Est Républicain !

Vous n'avez certes pas prévu les bénédictions collectives qui allaient pleuvoir sur vous, et quand bien même, ils ne vous l'auraient peut-être pas dit ou écrit, tous ceux qui, ce jour-là, furent au NIAGARA, ne sont pas près de l'oublier et de vous en garder gratitude, car c'est à vous qu'ils le doivent.

Pour ma part, je ne crois pas qu'on

puisse jamais revoir cela.

Un tel afflux de grâce ne se peut recevoir plus d'une fois dans une vie.

Etudes Toulaises, VI, 1976, p.4-8

LA HOTTEE DU DIABLE

Tout le monde connaît la lutte épique que se livrèrent saint Michel avec le Diable, la chute libre de ce dernier hors du Paradis et l'antagonisme séculaire qui s'ensuivit. Vous pensez s'ils s'aiment, depuis lors, ces deux-là.

Un jour, dans les environs de Toul, ils tombent bec-à-bec et recommencent à se quereller.

-Je suis le plus fort, dit le Diable.

-Ouais, répond l'Archange, fais-y le voir !

-Chiche que j'emporte en trois hottées la Côte Saint-Michel ! Tu en ferais une tête !

-Emporter la butte Saint-Michel en trois hottées, je veux voir cela, monsieur le présomptueux !

-N'importe. Tope-là, je suis sûr de gagner !

-Nous allons voir !

Voilà mon Diable qui prépare sa hotte. Pour la porter, il confectionne des bretelles en tordant à grands renforts de "han ! han ! han !" les troncs des plus gros chênes. Et il charge sa première hottée. Mais les grosses énormes bretelles faites des plus beaux chênes du Saint-Michel se cassent comme du verre. Il a beau sacrer, jurer, hurler comme tout beau diable qui se respecte, rien à faire. Pari perdu, saint Michel se tient les côtes et se tord de rire en voyant l'autre vaincu, lui qui avait tellement fait le fanfaron, et qui devient blanc de colère

-un beau tour de force pour un diable, qu'on veuille bien l'avouer- mais, au lieu de retourner piteusement chez lui, il s'entête et se met à poursuivre à toutes jambes son ennemi qui se rit de lui tant qu'il peut. Ça dure jusqu'en haut de la côte. L'Archange est plus mince et plus vif que l'Autre et il a plus d'un tour dans son sac. Au lieu de grimper tout droit, il va et vient dans tous les sens, riant d'un côté, riant de l'autre. Le Diable perçoit son rire au moment où il le pense très proche de lui... mais ne le trouve pas. Il s'essouffle, s'éponge pendant que l'Archange, beaucoup plus lesté grâce à ses ailes, le perd à force de tours et de détours dans tous les petits sentiers de la côte. Le pauvre diable y a certainement laissé quelques kilos, tant il a transpiré. Mais il ne parvient pas à l'atteindre et s'en va "honteux comme un renard qu'une poule aurait pris", se réfugier dans son maudit enfer, pendant que le bon Michel, tout joyeux, regagne, en se frottant les ailes, le Paradis où les petits anges dansent la farandole autour de lui.

L'endroit où saint Michel a ridiculisé le Diable, on pouvait encore le voir à Toul, il n'y a que quelques années, avant que les engins modernes n'aient labouré la côte. On l'appelait "le sentier tournant du Diable" et pas un brin d'herbe, dit-on, n'y avait jamais poussé. La hottée était demeurée sur place derrière la côte, à côté du trou creusé, pour charger sa hotte, par le Malin -qui ne le fut guère en la circonstance-. On l'appelle aujourd'hui encore "La Hottée du Diable". Et, depuis cette mémorable aventure, la butte dominant la ville de Toul a pris le nom de "Côte SAINT-MICHEL".

Etudes Toulaises,
IX, 1977, p.4-5



LA LEGENDE DU RUISSEAU DU FRENE

1750

Au bord des bois Harroin, au Val de Savonnières, vers l'an 1500, une source donnait naissance à un large et rapide ruisseau. Quelques arbres se dressaient au-dessus d'elle, et parmi eux, un frêne puissant, plusieurs fois centenaire, qui les dominait tous de sa superbe. Aussi, depuis longtemps, la source et le ruisseau avaient-ils pris le nom de l'arbre dont le feuillage aurait donné ombrage à une noce de village.

Une chaumière, entourée d'un jardin, avoisinait le frêne gigantesque. Là résidait, depuis nombre d'années, un pauvre paysan paisible et travailleur. Venu de quelque part en bas, dans le midi, cet homme disait s'appeler Jean-Baptiste Rigal. Nul ne connaissait son passé. Son isolement voulu en faisait un étranger pour ses voisins. On ne le voyait guère dans les environs, pas plus dans les kermesses villageoises qu'au café où les cartes étaient reines. Toujours occupé, il semblait avoir peu de besoins; ses ressources étaient modiques : le lait de sa vache devait lui fournir beurre et fromage et quelque lopin de terre assurait sa subsistance, grâce aux légumes qu'il y cultivait. Comme il vivait très retiré, ne se liant avec personne, avare de ses paroles et de ses sourires comme de ses poignées de main, on "jasait" vous pouvez bien le penser, et le critiquaient tous ceux qui prennent plaisir, surtout dans un rayon minuscule, à chercher à en savoir plus long sur les autres qu'ils n'en veulent révéler sur eux-mêmes.

"Cet homme des champs, disait-on sous le manteau, est par trop mystérieux. Il se pourrait qu'il fut un homme sage et respectable ; il se pourrait tout aussi bien qu'on eût à faire à un coureur de grands chemins, venu ici prendre escale,

voire à une redoutable canaille, qui cacherait ses racines sous la terre de son jardin. De toutes manières, quand on ne voisine avec personne, c'est qu'on doit avoir, dans sa vie, quelque chose à faire oublier".

Ainsi, du moins, l'avait décrété "le populaire".

Aucune preuve n'étant venue étayer l'une ou l'autre de ces assertions, il s'ensuivit que le hameau se divisa en deux clans : l'un qui estimait sincèrement Jean-Baptiste Rigal, homme doux et paisible, n'ayant jusqu'ici offensé ni fait le moindre tort à quiconque, et l'autre, le clan des méfiants et des frou-sards qui englobait surtout les femmes et leurs maris qu'elles étaient parvenues à emmitoufler.

Les années avaient passé sans ternir en rien la réputation de ce sage paysan, et le lieu de "Source du frêne" était demeuré paisible, à l'abri de tout désordre. Mais, non loin de là, il y avait eu, coup sur coup, des vols à main armée et même des assassinats. La grand'route qui traversait le plateau d'Harroin et celui du Grand Mont reliait, comme l'on sait, la cité de Toul à celle de Vaucouleurs et plus d'un malheureux voyageur s'y était vu attaqué par des bandits qui cachaient leur visage derrière ce qu'on nomme aujourd'hui couramment "une cagoule". Aussi, dans la contrée, on donnait à cette route coupe-gorge, passant à travers bois, le nom funèbre de "Chemin des Saignons".

La section du guettant, caserné à Foug, ne cessait de surveiller cet endroit. Elle parvint enfin à se saisir de certains de ces écumeurs de grands chemins. Le masque tomba en moins de deux. Et l'on reconnut, avec stupéfaction, le premier de ces malandrins, c'était le brave petit paysan, le paisible habitant de la "Source du frêne". Les femmes du hameau triomphaient.

Jean-Baptiste Rigal était chef de bande. Son métier : attaquer les voyageurs. Son signe de ralliement : quelques feuilles du grand frêne, attachées à sa blouse. Tous ses hommes vivaient, comme leur chef, paisibles, honorés, ne suscitant pas l'ombre d'un soupçon chez les habitants de Choley-Ménillot, tous villages proches du lieu de leurs exploits. C'était dans ces mêmes bois, à certain carrefour marqué par quatre bornes, qu'il leur passait ses consignes.

Le procès de ces gens ne fit pas long feu et s'ensuivit une peine sévère. Qu'on en juge. Au lieu-dit "La Justice" (ce nom a subsisté), sur la route de Toul, la hache du bourreau leur fit expier en une seule fois tous leurs actes criminels. La maison de Rigal ne lui survécut guère ; elle fut démolie sans laisser de traces. Les arbres attenants tombèrent à leur tour sous la cognée des campagnards du voisinage. Fut également sacrifié,



en victime expiatoire, le vieux frêne. Rien ne devait rappeler ce bandit qui s'était si souvent reposé à son ombre, avec toutes les apparences d'une conscience sans tache.

Mais la source est restée, elle. Jaillissante et bruyante, elle continue, comme aux temps lointains, à alimenter le ruisseau. En tombant, le vieil arbre lui a pourtant laissé son nom. Pour les passants, l'eau garde son mystère et son histoire. Il ne leur viendrait pas à l'esprit qu'il a pu jadis, se passer là de sombres choses. Le ruisseau est pour eux un ruisseau comme tous les autres. Ignorants du passé, ils restent indifférents et ne se demandent même pas pourquoi c'est : "LE RUISSEAU DU FRENE".

A moi, on a demandé de vous l'apprendre...

Etudes Toulaises, IX, 1977, p.23-25

MYOSOTIS D'ANTAN

C'est l'hiver, à Toul. Le soir, grand-père s'installe dans son voltaire, ce fauteuil profond, alors recouvert de cachemire des Indes, relique d'un châle de l'arrière grand-mère. La petite Suzanne, sept ans, a les honneurs du journal et on lit les titres...

"Faits divers"

-Bah ! Laisse cela, cherche Toul, à la page 2.

Docile, Suzanne, consciente de l'honneur qui lui est fait, tourne la page :

-Grand rassemblement...

-Passe... passe... ça ne m'intéresse pas...

-Banquet des anciens de la Sidi-brahim...Peuh!...

-Séance du conseil municipal.

Il sursaute, sort à demi du fauteuil, ouvre tout grand ses yeux gris sous la broussaille des sourcils.

-Ah, lis-moi ça.

Le maire, les conseillers, grand-père est toujours friand de savoir ce qu'ils manigancent. Il a lui-même fait partie des édiles. J'ai encore un bel écrin de soie verte où repose son insigne.

Il pleut doucement. Dans la rue, les pavés doivent luire car les sabots des chevaux glissent. On les entend se reprendre. Le crieur de journaux arpente le trottoir d'un pas rapide. Je l'entends comme si c'était hier :

-LLL...Etoile, édition du soir, terrible catastrophe à Toulon... Nouveaux détails.

Le journal, c'était tout ce que nous avions pour "savoir". Pas de télé, pas de radio. Des autos, seulement pour les gens "rupins". Nous, les gosses, nous comptions les chevaux blancs. Quand on en avait cent, il allait nous arriver quelque chose d'heureux. N'appellez pas cela, je vous en conjure, de la superstition. Il arrive toujours quelque chose d'heureux dans une vie d'enfant, avec ou sans chevaux blancs.

Plus tard, un jour, je confiai à Mimi, la grande copine :

-Il paraît qu'en tournant un bouton, on entendra chanter en Amérique.

-T'as pas perdu la boule ? avait-elle dit.

J'écoute l'autre petit vendeur de journaux :

-Voyez, l'Est...RRRépublicain.

Il les roulait, les R, celui-là !

Grand-père était aussi "admi-

nistrateur de l'hospice et vice-président du fourneau économique". "Les soeurs l'adorent" disait grand-mère qui n'adorait pas moins son "Papa" ; aucun de ses noms ne lui ayant agréé, il était "Papa".

C'était le temps du petit Père Combes, où l'on faisait l'inventaire des églises, où l'on chassait de France tout ce qui portait un costume religieux.

-Messieurs, avait-il dit alors à ses collègues, peu ou prou lâcheurs ou trembleurs, vous êtes trop avancés pour moi. Je me retire.

Mais les décisions des échevins ne continuaient pas moins à provoquer son intérêt...

Suzanne continue à annoncer les gros titres, mais peu à peu, la réaction baisse. Elle risque un oeil discret. Le conseil municipal a fini de discuter. Grand-père dort...

Un peu plus tard, après son petit somme, il se levait et disait avec un regard malin :

-J'va au lieu.

C'était pour me faire rire, car croyez-moi, il parlait une langue très châtiée, Monsieur R.

Et puis, il se couchait, dans la chambre contiguë à la salle à manger dont le canapé faisait mon lit. Il laissait à dessein la porte ouverte, et là, commençaient les histoires qui m'amusaient tant. Il me racontait aussi les tours de son "oncle Jacques" au collège Saint-Claude -le collège Rigny actuel- qu'ils fréquentaient tous les deux, comme par la suite mon grand-frère Gabriel et mon cousin Georges. Cet oncle Jacques ! Je ne sais pas si j'ai le droit de vous narrer ce qu'il lui a fait faire un jour. Vous ne le répérez pas à vos gamins, on ne sait jamais...

Ils étaient en retenue... ça arrive à des gens très bien. Le malheur, c'est que le local se trouvait juste au-dessus de la cuisine. Voilà-t-il pas que nos deux garnements s'avisent de percer avec leur canif, un petit trou dans le plancher et de laisser tomber, dans la grande marmite malencontreusement ouverte, de petits morceaux de savon... Imaginez le reste... et les cris de la cuisinière quand tout le contenu de cette marmite se mit à déborder d'une mousse infernale. L'histoire, pour moi, s'arrête là ; je n'en ai pas su la suite. Grand-mère, qui savait prendre un ton d'autorité, coupe :

-Je t'en prie, papa, cette petite n'a pas besoin d'entendre toutes vos bêtises.

Tous les soirs, à neuf heures, dans le grand silence de la nuit, on entendait soudain, résonnant au pas cadencé sur le pavé, la Patrouille. Elle passait devant notre porte. Les gros brodequins des soldats frappaient les pavés, avec un ensemble et une régularité d'une impressionnante lenteur.

Les malañdrins n'avaient qu'à bien se tenir. Ce n'est pas en 1903 que l'honnête ville de Toul sera révolutionnée par des kidnappings, des rapt d'enfants ou des hold-up. Heureux temps !

Le dimanche, les élégantes se réunissaient sur la place de la République et se délectaient de la musique militaire, dans le kiosque, au centre de la place qu'ombrageaient de beaux arbres. Des bancs tutélares s'offraient aux auditeurs. Je soupire en écrivant cela, car, à la veille du XXe siècle, il faut des parkings et du rock au monde toulousain et non des kiosques à musique, de beaux arbres et des bancs pour les vieilles dames. Pourtant les jeunes filles trouvaient souvent, dans ces saines distractions, occasion de montrer leurs belles toilettes et leur joli minois et il ne fut pas rare que l'une ou l'autre de ces demoiselles trouvât, sur son chemin, celui qui devait

le faire avec elle tout au long de sa vie.



Chaque soir, ce cher grand-père faisait les cent pas en fumant son cigare, sur le trottoir qui borde l'immeuble. Pourquoi ? Jamais je ne me suis posé la question. Je pense que grand-mère supportait mal la fumée, pourtant délicate, du cigare. Son mari, qui lui portait une affection à la fois tendre et courtoise, lui évitait sans doute ainsi un quelconque désagrément... à moins que ce ne fut tout simplement pour humer un air très pur ; Toul n'était à cette époque en rien polluée. Aucune espèce d'industrie, aussi minuscule soit-elle, ne s'y était encore implantée.

Je le suivais des yeux, assise que je me trouvais toujours à cette heure, sur la première marche de l'escalier qui, sur le trottoir, descendait du tambour, lui-même fermé par une porte vitrée, en verre gravé, s'il vous plaît !

-Suzanne, va me chercher un cigare à deux sous ; le reste, c'est pour toi.

Le reste, ne vous déplaît, sur une belle pièce de cinq sous en nickel. Le franc et le demi-franc étant en argent, de la taille des vingt et dix centimes d'aujourd'hui, et celle-ci, celle de cinq sous, l'ancêtre de nos cinq francs.

Trois sous pour la commissionnaire, cent cinquante pour cent de bénéfice, le temps, pour mes jambes de biche, de courir à trente mètres de là, au bureau de tabac qui ferme encore la rue.

Des cigarettes, on n'en voyait jamais au 20 de la rue du Murot. Mais les cigares à deux sous, ça ne doit pas vous paraître grand-chose. Ils dégageaient pourtant un parfum très fin dans la rue. Etes-vous matheux ? Comptons : un ouvrier de 1903 gagnait trois francs par jour. Trois francs, cela faisait soixante sous, soit trente cigares de bon-papa. Divisons par trente une journée d'ouvrier d'aujourd'hui et vous saurez la valeur d'un cigare à deux sous et les énormes profits de la petite Suzanne de sept ans. Et cela se répétait tous les soirs.

Nous étions au centre de tout : cinq épicerie : en bas, sur la place Croix de Fuë, Monsieur Lemaire, dont les deux frères étaient également établis dans notre bonne ville, l'un comme pâtissier (la pâtisserie Grisel de nos jours), l'autre imprimeur, dans la rue Liouville. On peut encore lire son nom sur la muraille et admirer une merveilleuse vieille porte, avec des colonnes à classer et une inscription en latin. Au coin de la rue Traversière du Murot, l'épicerie de Madame Théobald... La boulangerie du Père Bellot, dont les croissants n'ont jamais trouvé leurs égaux à mes yeux... Madame Nicolas, dont la boutique a disparu et qui nous vendait, pour deux sous, des "père la colique", qui nous faisaient pâmer de rire, Maurice et moi, à les regarder faire caca, de la vraie couleur.

Le pâtissier Guignier, dans la rue Michâtel : le mitron, tout de blanc vêtu, apparaissait le dimanche, sa bannette sur la tête, avec dedans l'imposant vol-au-vent, que remplacent de nos jours les bouchées à la Reine.

Il savait faire aussi, Monsieur Guignier, de la tarte au "semezan" ; je crois que c'était un mélange de pavot et de bonnes choses qui nous régalaient et qu'on a supprimés depuis.

Le marché était à deux pas. Grand-mère en revenait, tenant une belle assiette

bleu-roi à fleurs, et, dedans, un fromage blanc noyé de crème, notre régal. Jamais je ne l'ai vue partir avec un panier, ni en chapeau ! Le dimanche, elle portait, pour aller à la messe, une capote de soie à rubans de moire, nouée sous le menton. En hiver, elle s'enveloppait d'une cape en lainage noir, doublée de petit-gris... A cette époque, on mettait la fourrure en dedans, comme nos tricots de laine sous nos vêtements.

Dans un papier jaune très épais, elle rapportait la viande du déjeuner :

-Servez-moi bien, Abraham ! N'est-ce-pas !

Ah, oui ! Il la servait bien, c'était une fameuse cliente, qui ne prenait que de bons morceaux et payait rubis sur l'ongle.

-Regarde, Suzanne, si ce n'est pas une honte ! En voilà pour quatorze sous !

Si vous passez dans le vieux Toul, aux abords de la place du Marché, vous pourrez encore la reluquer, la boutique d'Abraham, le boucher de ma mère-grand. La tête de veau dorée qui en orne le fronton a perdu de son lustre, mais les barreaux sont d'époque et même les rideaux blancs à larges lignes rouges, qui, eux, ne seront bientôt plus que d'affreux chiffons.

Rectification : dernièrement, pendant une de mes absences, les rideaux ont disparu... un peu de mon vieux Toul qui s'en est encore allé, et j'ai regardé les vitres neuves avec mélancolie. Elles remplacent les barreaux. Adieu Abraham. Heureusement, la tête de veau est tout de même restée au fronton.

Dans la rue Benoît Picard, au coin, c'était une crèmerie, et puis, la mère Maillaud, une petite vieille toujours en pélerine noire crochetée de ses mains.

Elle vendait des légumes. Le magasin a été démoli en 1975.

-Une salade d'un sou, Madame Maillaud, s'il vous plaît. Une frisée.
-Voilà, ma petite Suzanne.

Elle l'étafait complaisamment.

-Hein, qu'elle est blanche !

Parfois, vers midi moins le quart, grand-mère disait :

-Veux-tu une tarte ?

-Oh, oui, grand-mère !

En un rien de temps, une pâte légère, ni trop ferme, ni trop molle, recouvrait le fond du grand plateau que tante Marie et moi garnissions de mirabelles, de quetsches ou de cerises, suivant la saison, ouvertes ou dénoyautées avec la même prestesse que l'habile pâtissière à pétrir la pâte. Les vignes, sur les coteaux, nous fournissaient tous les fruits du paradis terrestre et le jardin de grand-père, des reinettes grises au goût délicat. Un petit secret de grand-mère, la plus fine cuisinière de France et de Navarre : elle avait une certaine manière d'opérer.

-On a tort, disait-elle, de mettre du beurre dans la pâte. La meilleure, la plus fondante, s'obtient avec une grosse cuillerée de saindoux.

Comme maman, sa fille, elle fondait elle-même sa "panne" dont les résidus donnaient les "chons" qui faisaient de fameux gâteaux. Et c'est bien vrai qu'elle fondait dans la bouche, cette pâte fine et croustillante. Je portais la tarte au Père Bellot et un quart-d'heure après, jam ! jam ! jam ! Elle s'arrangeait même pour nous laisser de la pâte que nous dévorions comme ça, toute fraîche.

A d'autres jours, je quémandais :

-Grand-mère, fais-moi une sauce blanche, dis ! -la "béchamelle" de nos

jours-.

-Mais tu en as eu une hier. Je ne puis pas dépenser chaque jour une tasse de crème et un quart de beurre.

-Mais n'en mets pas autant.

Et elle, sentencieuse :

-Avec des crottes de chat, on n'a jamais fait des bagues en or.

Et dire que, jeune mariée de dix-huit ans, elle avait un jour crié sa détresse à son mari :

-Papa, mes pommes de terre ne veulent pas cuire.

Je comprends, elle avait pris dans la cave... des tubercules de dahlias. Que de progrès depuis cette aventure !

C'était encore elle qui emmenait les journaliers à la vigne, pour bêcher, sulfater, émonder... Elle, toujours elle, qui dirigeait les dix ou douze vendangeurs. On emportait un gigantesque rôti froid que l'on dégustait à midi, à l'ombre de l'"Arbre en croix", au Saint-Michel. C'est cela qui me convenait, la dinette qu'on appellera de nos jours pique-nique. Je ne mangeais pas un seul grain de raisin. Ma soeur Marthe s'en chargeait pour deux, mordant à même la grappe, l'imprudente !

Cependant, les vendangeurs et les vendangeuses coupaient les belles grappes et en remplissaient leurs paniers en chantant :

"Vive le grain doré,
Vive la grappe mûre,
Du coteau, richesse et parure..."

Les hommes, la hotte sur le dos, recevaient la cueillette et allaient vider leurs "tendelins" dans la cuve arrêtée au milieu du sentier et qui revenait lentement, le soir, du mont Saint-Michel à la rue du Murot. Ensuite, ils grimpaient

prestement dedans et le bon jus du "Gris de Toul" coulait dans les seaux qui, par l'escalier de pierre, allaient se vider dans les grands foudres. J'étais horrifiée. Si maman les voyait, elle si difficile, monter au milieu des raisins avec leurs bottes ! J'ai appris par la suite qu'elles étaient neuves, ces bottes, et ne servaient qu'en cette occasion. Et les gens venaient acheter le vin doux, à un sou le litre.

Grand-père n'allait jamais à la vigne. Le docteur le défendait. Il marchait pourtant bien mais, asthmatique au dernier degré, tout ce qu'il pouvait réaliser, c'était, d'un pas très lent, le trajet de la maison au jardin, deux fois le jour, avec nous. Le bon docteur Grosmarie a dit que ces trajets quotidiens et ce jardin lui avaient donné dix ans de vie. Maurice poussait la petite brouette qui rapporterait tous les légumes possibles et lui, tenait, sur son épaule, au bout de sa canne, un panier de jonc tressé. Quel jardin ! Quels légumes ! Et pas une herbe dans les allées. Et une pompe avec une auge, et une couche de melons, champignons, asperges. Et des fleurs partout. Nous avions une belle balançoire de bois verni avec des anneaux nickelés. Mon cousin Georges prenait un malin plaisir à me lancer très haut, malgré mes cris.

-Laisse-la donc tranquille, ta p'tite cousine, disait bon-papa de sa voix calme.

Grand-père avait même fait bâtir pour nous, au milieu de ce jardin, une jolie petite maison de briques ; ses fenêtres en ogives la faisaient ressembler à une chapelle. Elle ne comprenait qu'une petite pièce où l'on pouvait jouer si la pluie nous surprenait. Cette petite maison existe toujours ; le jardin de grand-père est même le seul qui soit resté jardin, alors que tous les autres ont été envahis par des constructions de toutes sortes. On a peine à le retrouver, mais j'ai grande joie qu'il soit resté tel quel, en 1990, rue du Commandant



Chaudron.

L'omnibus de l'Hôtel de la Comédie, rue Gambetta -c'est encore inscrit, gravé dans la pierre, au fronton de l'immeuble et mon coeur fait "boum !" quand je passe devant, en allant au Monoprix-cet omnibus nous amenait avec tous nos bagages de la gare à la rue du Murot. Cela coûtait, tout rempli de gens et de valises, six sous. Heureux temps où le billon était roi, où papa, pour payer les "hommes", -Ah, c'est vrai, vous ne savez pas... :

"Un sou par jour,
Cinq sous par prêt,
Trente sous par mois,
Font dix-huit francs par an."

chantaient les soldats.

Donc, papa mettait tout bonnement sur la balance Roberval, les pièces de un et de deux sous, celles-ci à peu près de la taille de nos pièces de cinq francs, et en bronze. On m'a appris à l'école que dix centimes (deux sous), faisaient dix grammes, et cinq centimes (un sou), cinq grammes. Cela allait plus vite, mais il ne fallait pas que les pièces soient trop usées !

Toul, c'était pour nous le paradis des petites vacances. Pour les grandes, elles se passaient en Lorraine annexée. Je partais toujours avant les "Prix", malgré "l'excellence" car j'étais petite, pâlotte et maigrichonne et j'avais besoin du grand air et du bon lait de notre cher Thédینگ, le pays de papa. Quel plaisir que ces deux mois entre la ferme de l'oncle Pierre et la grande maison de tante Julie, la soeur de grand-père ! L'oncle Christophe, son mari, était pour ainsi dire le châtelain du pays. Propriétaire de la scierie à vapeur, comme on disait en 1906, maire de l'endroit, très fortuné, grand chasseur devant l'Eternel, il tenait table ouverte pendant tout le temps des chasses et il n'était pas rare que la "grande salle à manger" s'ouvrît à de nombreux convives, notables des environs. A la cuisine, s'affairaient cinq ou six femmes qui élaboraient des petits plats inouïs, et de grands aussi. Cela me rappelle un livre d'Emile Moselly avec, en tête de chapitre : "La cuisine d'une auberge lorraine", toutes proportions gardées. A douze ans, ma maîtresse d'école nous avait donné en dictée un passage de "Terres lorraines" que je n'avais jamais oublié. J'ai beaucoup aimé Emile Moselly, me trouvant avec lui des affinités dans ses observations sur les gens et les choses, en commençant par son amour pour le terroir lorrain. Je n'ai gardé le souvenir que d'un hors-d'oeuvre, d'une facture étonnante. Une marguerite géante, sur un lit de persil haché très menu formant la pelouse. Les pétales étaient d'oeufs durs artistement taillés : le jaune de ces oeufs miraculeux en formait le coeur et la tige se parait de feuilles d'estragon, exactement semblables à celles de la marguerite. Tout cela entouré de miettes de thon et autres choses savoureuses.

Dans le cellier, des lièvres pendaient, attachés par les pattes, dégouttant de sang noir. Nos chasseurs ne les appréciaient que "faisandés". "Quelle idée" pensais-je avec une grimace ! On ne m'en eût pas fait manger pour un empire.

Tous les invités partis dans leurs tapisseries à chevaux, la grande salle à manger rangée, astiquée, retrouvait son calme, ses housses aux fauteuils et closait ses volets jusqu'à la prochaine chasse.

La "petite" salle à manger servait les jours de visite et la "grande" cuisine, les jours ordinaires, car il y en avait encore une autre dans laquelle on descendait par deux marches de pierre. On y voyait un évier très bas et de dimensions imposantes, avec une pompe qui dispensait une eau très fraîche. Dans le coin, d'une énorme huche s'exhalaien, quand on soulevait le couvercle, d'indéfinissables odeurs de poulet froid, de rôtis, de pain blanc. Cela nous donnait un fameux appétit ; la bonne "Chrichtine" nous servait, avec son visage de maman, tout ridé. Dieu ! Que nous l'aimions, notre "Chrichtine !" Au retour chez nous, nous avions pris quelques kilos ; tante Julie y tenait.

Cette petite cuisine, en contrebas, était pavée d'une délicieuse fraîcheur. Elle valait tous les frigos du monde et donnait directement sur la cour où nous nous ébattions, sans crainte pour les parents, fermée qu'elle était par une très haute grille de fer forgé. Une remise s'y ouvrait et un break attendait les jours de grande sortie.

Radieuses vacances !

Nous jouions au croquet ou à la "poursuivette" pendant que les parents papotaient ou cousottaient sous les grands arbres du verger. On ne tricotait guère à cette époque, c'est bizarre. A l'école, nous apprenions plutôt à crocheter, parce que "les aiguilles à tricoter étaient dangereuses" ! C'est à Thédینگ que j'ai joué avec ce merveilleux garçon, Marius, mort à vingt-trois ans dans l'avion qui lui avait valu vingt-trois victoires et tant de décorations.

Elle avait ses recettes, bonne-maman

de Toul, et surtout, de grands principes. Ecoutez-la :

-Si tu veux un pot-au-feu bien savoureux, il faut le faire bouillir dans une marmite de terre vernissée. Et le lait a bien meilleur goût s'il a bouilli dans une de ces mêmes casseroles à queue.

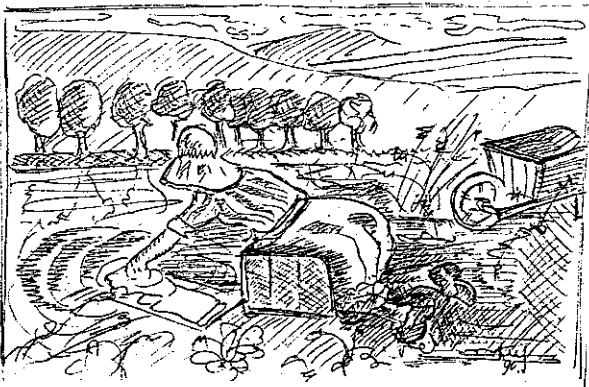
Par amour pour la mémoire de ma grand-mère, j'ai acheté l'un de ces poêlons. Il ne me sert pas, je ne fais pas bouillir le lait. Mais je ne le donnerais à personne.

-Le café doit être clair, fort et bouillant.

Oh ! le bon café de ma grand-mère ; ce n'est pas pour rien qu'il en existe une marque semblable aujourd'hui ! Son arôme se répandait tous les matins dans les trois pièces du rez-de-chaussée.

-Pour la lessive, il faut la faire tremper longtemps ; plus longtemps elle trempe, plus elle sera blanche. Et si tu la laisses également longtemps dans sa dernière eau de rinçage, avec du "bleu", tu verras comme le linge sera beau.

Et dire qu'il fallait aller pomper l'eau à la borne de la rue, à l'endroit où se trouvait l'école Paul Bert aujourd'hui M.J.C. L'eau courante, c'était un luxe alors. Ah ! les lessives "biologiques aux multiples enzymes, anti-calcaires, anti-redéposition...", ça l'eut bien fait rire.



Chez la tante Julie, à Théding, c'était autre chose. On faisait la lessive bien moins souvent. Il y avait dans le pré une énorme cuve où nous aurions été engloutis : on y entassait le linge, les draps, les nappes et les grosses pièces. Quand l'eau apparaissait, on posait dessus un "cendrier", une grosse toile que l'on recouvrait d'une abondante couche de cendres. Qui ne sait ce qu'est la potasse et d'où elle se retire ? En bas de la cuve, un robinet. L'eau sale coulait et l'on recommençait autant de fois que cela était nécessaire. Ensuite, le linge était étendu sur la prairie et aspergé abondamment d'eau claire. Puis, séché sur le pré. Il fallait voir sa blancheur.

Encore un conseil de grand-mère qui ne voyait pas souvent le docteur :

-Tu vas sur le "trône" tous les matins à la même heure, tu entends ? C'est très important... et tu attends... ça finit bien par arriver... !

J'te crois grand-mère !

Il aurait fallu demander à la tante Marie, sa seconde fille, ce qu'elle pensait de la méthode ! Grand-mère n'était pas constipée. Elle n'a jamais eu d'occlusion intestinale, ni de colon rétréci comme un sablier. Pour ces conseils-là, je fais une réserve mais j'avoue que tous les matins, ils me reviennent en mémoire et je souris. Je crois même que je commence à les trouver judicieux.

Je n'ai jamais aimé les choses sucrées. A la maison, je me délectais de la brioche dominicale, chaude et moelleuse à souhait, et pas sucrée du tout. Mon boulanger de la rue du Murot, troisième successeur du Père Bellot, la fait exactement comme je l'aime. Merci, Monsieur Mathieu. On la mangeait avec des oeufs à la neige ou de la crème au chocolat.

Et quand, au beau temps des vacances, ma riieuse grand-mère me réveillait avec une tasse de chocolat bouillant d'une main et le croissant tout chaud de l'autre, je trouvais à ce croissant feuilleté, légèrement salé, un goût délicieux qu'aucun boulanger ni pâtissier du Toul actuel n'a jamais pu égaler. Ah ! les croissants du Père Bellot ! Je les déguste encore, mais il ne m'entend plus les vanter.

Grand-mère avait surtout une manière de gelée de pommes à faire pâmer Vatel de jalousie. Il fallait ne laisser découler de la blanche serviette que le jus qui voulait bien en sortir, sans presser le moins du monde. O sacrilège ! Cela eût troublé cette gelée dorée que tous vantaient.

La "pharmacie" de grand-père se trouvait à l'angle dièdre de la pièce, quand on avait soulevé la trappe. On descendait par une échelle de bois à marches plates et épaisses, qui débouchait sur un monumental escalier de pierre (celui de la vendange). Dans une immense cave remplie de "foudres", mon cousin Georges pénétrait par une petite ogive tout juste à la taille de son corps fluet. Il allait les souffrir, un peu avant la vendange. Dans une autre cave, on voyait des cages fermées au cadenas. J'étais forte en histoire et dotée d'une mémoire atomique. Je ne pouvais donc m'empêcher de penser, avec un petit frisson, aux "fillettes" de Louis le onzième... Mais les "fillettes" de Monsieur Rainot étaient inoffensives tout à fait, et bénéfiques à beaucoup d'amis.

-Suzanne, va à la cave, tu prendras au caveau numéro deux, une bouteille cachetée jaune... et surtout ne la remue pas !

C'était du vin de Toul, de ce petit vin gris, un peu fiérot, qui, aujourd'hui encore a une telle cote qu'il devient hors de prix... Les bouteilles portaient

des cachets de plusieurs couleurs...

Bravement, je scrutais les demi-ténèbres, grand-père y allait, lui, avec une bougie. Pas trop rassurée tout de même : le spectre de Louis XI et celui de ses victimes me hantaient quelque peu. Pourtant, je ne suis absolument pas peureuse et ne l'étais pas plus à sept ans. Enfin, je revenais, sans triomphe et sans gloire, avec la bouteille indiquée...

L'almanach Vermot a, cette année, quatre-vingts ans, tout comme moi. En voilà, un ami de la petite Suzanne, je ne vous dis que cela. Je m'en souviens, de cet almanach Vermot, à la couverture incarnat. Ses innombrables histoires ont enchanté l'enragée de lecture que j'étais. Pendant les vacances d'été, j'allais chez la tante Julie, à l'autre bout de Théding, le village natal de papa. C'est chez elle que nichait l'almanach Vermot. Au "Bill" -le nom de la maison- il y avait une pièce toute entière garnie d'étagères remplies de livres en français, et, en particulier, d'un nombre respectable de ces almanachs, classés par millésimes.

Cette pièce était aussi "la pièce aux gâteaux" qui s'étagaient sur toutes les marches d'un escabeau. Chaque matin, on venait en chercher deux ou trois de belle taille, brioche ou "gâteau de sucre à la cannelle" réservés au seul petit-déjeuner et au "4 heures", à la mode en pays lorrain. Sitôt les premières marches dégarnies, toutes les autres montaient d'un grade et la "Chrichtine" ou la cousine Pauline en fabriquaient trois autres pour les marches libres. Quant aux petits fours, ils remplissaient une ancienne boîte de cacao Van Houten qui en avait contenu un kilo. Je pense en évoquant cette immense boîte, à un calembour pas méchant que l'on se passait sous le manteau : "Qui a acheté la Tour Eiffel ? C'est Van Houten pour faire son caca-o !" ... Pardon...

Jamais je n'ai vu cette boîte vide. Qu'ils étaient délicieux, les petits losanges

à goût de biscuit et d'amandes grillées et pilées que tante Julie nous offrait plusieurs fois par jour.

Il y avait Gamel, le facteur allemand, que l'on appelait Gââmeul, en bon allemand. Mais quand il arrivait dans sa voiture jaune, nous criions du plus loin que nous l'apercevions : "Bonjour, Gamelle" sans la moindre intention ironique. Nous l'aimions beaucoup aussi, et lui donc ! Et il ne pensait pas du tout à s'offenser de notre bonjour, puisqu'il ne savait pas un mot de français.

Un jour, il arrive en brandissant un journal :

-Le République français, kapout ! me dit-il sans rire.

Je savais que le mot "kaputt" était synonyme d'une complète destruction. Je crus vraiment que la France -pour moi, la République, c'était la France- que la France n'existait plus et j'eus une violente émotion accompagnée de larmes. Mais la tante Julie, venue aux informations, me dit tristement :

-Ce n'est pas la France, mais son plus beau dirigeable qui a eu un grave accident !

On peut donc se rendre compte des vacances de rêve des enfants Egloff-Rainot. Mes copines me disaient, l'eau à la bouche :

-T'en as de la chance, tu t'en vas très loin et tu as tant de maisons pour te gâter !

Mais je répondais à Mimi :

-Et toi, qui as ici sur place, une tante Boileau, un cousin Georges, un oncle Xavier, un grand-père Haller avec son petit âne qui se roule par terre quand il fait "sa tête". Tout cela à Thaon même, et tu les vois tous les jours si tu le désires. Tu ne te trouves pas aussi

veinarde que moi ?

-C'est vrai, répondait la grande amie.

Toute la famille est dispersée. Comment cela se fait-il ? Ah ! Quand on a un père militaire, que voulez-vous !

S.E.1976

Etudes Toulouses
XXIII, 1981, p.15-24

MONSIEUR OURY

Mon bon cher professeur,

Les cinq doigts sur la quinte,... des deux mains... levez le premier doigt,... le deuxième,... le troisième,... très bien. A présent, 1 et 2, 1 et 3, 1 et 4. Attention à ceci : 2 et 4,... on se relèverait la nuit pour le faire, par 15° en-dessous de zéro. Allons-y,... Comme c'est difficile ! Et toujours les autres doigts sur la quinte. Re commençons, ça va aller tout seul !

J'avais une passion, dès l'âge de cinq ans, pour le piano, et une oreille déjà très musicale. Mais, six enfants à élever,... on ne peut faire tout de suite ce qu'ils désirent, surtout lorsqu'ils aiment tous la musique !

J'ai dix-huit ans. Je fais l'école à Toul, à la Sainte-Famille. Maman a écrit, sans rien me dire, à Monsieur Oury et lui a demandé de me donner des leçons. Qu'ils sont gentils, mes chers parents ! Quelle belle surprise !

Quand je descends la rue du Murot, ma serviette de fin cuir jaune sous le bras (quinze francs au marché en 1914),

je vois, en bas, la maison de Monsieur Oury, et mon coeur bat très fort. La leçon se donne le mardi à six heures du soir !

Il va chercher Madame Oury :

-Assieds-toi là. C'est la troisième leçon... Tu y crois, toi, qu'elle n'a jamais pris de leçons ? Moi pas !

Il n'a pas voulu, pour moi, la "Méthode de Rose". Il composait lui-même, chaque fois, une grande page, et j'allais m'exercer dans la salle du "patro", avec permission de la bonne Madame Viard. Il a écrit à maman :

-Oui, c'est la règle de commencer jeune, mais nous y trouvons de nombreuses exceptions !

Je n'ai pris que dix leçons entre Pâques et les Prix, quatre mois ! Il m'a déjà fait acheter un album de sonatines que je joue, et il m'a dit, au départ en vacances :

-Travaillez bien. A la rentrée, je vous mettrai avec une demoiselle qui joue depuis six années... et au Nouvel An, vous exécuterez une valse de Chopin.

Je suis aux anges !

Au bas d'une page de cet album, on peut encore lire cette remarque, très effacée par le temps car écrite en août 1914 : "Répétez cet allegro jusqu'à le jouer d'un bout à l'autre, sans une seule hésitation !"

C'était un délice, ce mardi soir. Le dessert de toute la semaine. En même temps que son prestigieux talent, Monsieur Oury possédait l'art de faire rire, une belle dose d'humour, un humour irrésistible qui vous donnait des ailes :

-Celui qui tue son beau-frère, qu'est-ce que c'est ?

J'écarquillais les yeux :

-Un insecticide, puisqu'il tue l'époux de sa soeur !

Comment voulez-vous qu'on ne prenne pas en affection, le piano, le gros travail et le professeur, ainsi que sa femme, qui s'intéressait tellement aux élèves.

Mais vint août 1914, et la guerre me chassa de Toul comme "bouche inutile". Je n'ai jamais retrouvé un Monsieur Oury. J'ai pris le violon. La deuxième guerre m'en a coupée !

Le bon "papa" Oury ! Je le vois arpenter, pour se rendre à la cathédrale, la rue Liouville, de son pas rapide et élastique, la tête et le buste légèrement penchés en avant. C'était un chrétien fervent qui communiait chaque jour, et qui jouait la messe du matin, le jeudi, gratuitement, par piété.

Pendant la guerre, je suis, un jour, revenue à Toul :

-Alors, me dit-il, le piano, ça va ?

J'ai menti, la vérité l'aurait affligé.

Lorsque le bel orgue s'effondra sous les bombardements, quelle peine pour lui !

-Je l'avais fait, tuyau par tuyau, me dit-il tristement.

Nous l'aimions beaucoup. Il en avait des élèves !... Trois pianos se trouvaient dans la salle. J'ai eu un gros chagrin quand il s'en est allé chez le Bon Dieu recevoir la "coupe" si bien gagnée à animer les offices de notre cathédrale.

Quel artiste ! Si vous aviez pu l'entendre ! Parfois les piliers en semblaient ébranlés. Il me confiait en riant :

-Quand il gronde comme un ton-

nerre, les gens se disent "il s'en donne Monsieur Oury, il doit être drôlement fatigué !" Et moi, je joue du bout des doigts. C'est amusant : on croit que je me démène !...

Il disait cela gentiment, modestement, tel qu'en lui-même, car il "ne gobait pas pour un centime", le "cher papa" Oury !

Je ne l'ai jamais oublié. J'ai pourtant quatre-vingt-six ans. Voilà presque soixante-dix ans que je descendais la rue du Murot, le coeur battant en apercevant la belle grille en fer forgé qui est toujours là, rue Michâtel, en face de ma rue !

Etudes Toulouses XXVIII, 1983, p.33-34

YVONNE ET CHARLES

(d'après "Si la Garonne était venue, lenturlu...")

Qu'Yvonne ne fût venue, lenturlu
Charles eût-il été le grand Charles ?
Qu'Yvonne ne fût pas venue ?

Charles eût-il le coup tenu, lenturlu ?
J'en prends à témoin tous les hommes
Qu'Yvonne ne fût pas venue ?

Si Yvonne avait voulu, lenturlu
Etre comme toutes les dames,
Ne penser que thés - que menus -
Papots - potins - et autres drames
Que serait Charles devenu
Si Yvonne n'était venue ?

Et qu'Yvonne n'eût pas tenu, lenturlu,
Son coeur, sa langue et sa fatigue
Et qu'Yvonne n'eût pas tenu
Que nous serait-il advenu ?
Charles jamais n'aurait tenu.....
Elysée - chambres et ministres
Voyages - discours - sinistres.....
Oui le Grand Charles était foutu
Et nous, que serions devenus ?

Si Yvonne n'avait tenu, lenturlu
Son foie ferme en tous ces menus
Caviar - bacon - whisky - couscous
Et tous les mets de la planète,
Le monde serait mal venu
Si le foie n'avait bien tenu.

Si Yvonne n'avait tenu, lenturlu,
Grande dame de l'Elysée
Je l'affirme et vous opinez,
De face le monde eût changé.

Car Charles se fût effondré,
De tous les côtés harcelé
Honni, arraché, bousculé,
Le grand Charles n'eût pas duré
Si, chaque jour, à son côté
Yvonne ne se fût tenue.

Ils seraient venus les malins,
Les candidats, tous les copains
Et, se posant en mandarins,
Nous bouffaient tous en moins que rien.

Mais voilà Yvonne est venue ;
Toute la nuit veillant dans l'ombre
De son Grand homme de mari
Son soleil dissipant les ombres
En ravissante modestie.

Petite Yvonne au noble coeur,
Modeste et bonne avec grandeur,
Toujours silencieuse, effacée,

Toi aussi la France as sauvé.
Et la France, qui point n'oublie,
Très gentiment te remercie.

Yvonne, Charles, deux noms soudés
Par une destinée étrange
Et que personne n'eût songé
Pas même Lady Sabatier. (1)

A la "Chaumière du MONT-ROND"
Je leur conseille une détente
Souhaitant que leurs mains unies
ouvertes à la dame "voyante"
L'inspirant au mieux de sa vie,
Leur garde à jamais même entente.

S.E. 1968

(1) Dame sympathique rencontrée à l'hôtel Hérard,
à Bourbonne-les-Bains et qui s'amusait innocemment
et sans divination aucune à "lire" dans la main.

AU GRAND CHARLES

Rappelle-toi, ma douce France
Ton général de cinquante ans,
Qui, dans sa foi en ta vivance,
As rassemblé tous tes enfants.

Rappelle-toi, ma pauvre France,
Un soir d'émeute en Algérie,
Ces paroles et cette vibrance
D'une voie qui n'a pas faibli.

Rappelle-toi, ma chère France,
Qu'au lendemain de cet appel,
Les révoltés, firent silence,
Abdiquant devant ton autel ?

Tu te souviendras, ô ma France,
De ces jours d'émeute derniers,
De ce précipice en ouvrance
Et de ces combats meurtriers

Des pavés et des barricades,
Des "Enragés" la cavalcade,
De ces gosses appelés mineurs
Et de ce mort "AU CHAMP D'HONNEUR" *
De mes étudiants bien-aimés
Frères à frères déchaînés

Rappelle-toi, dolente France,
Mon beau pays paralysé,
Dévasté par la violence
Par ses propres fils déchiré.

*policier de Lyon
Bourbonne-les-Bains - S.E.1968

C'ETAIT HIER...

Il suspendait son souffle
Déjà "tout" s'apprêtait
Déjà s'ouvrait le gouffre
Et les Nations se détournèrent
Et, très haut, te stigmatisaient.

Déjà pleuraient les mères
Déjà, comme des fauves s'affrontaient nos frères
Déjà, c'était la fin
.....et c'était pour demain.

NON...

Redresse-toi, ma douce France.
A nouveau tonne cette voix
La grande voix de la vaillance
Qui ressuscita l'Espérance
Parce qu'elle croyait en toi.

A tous, aux "Enragés" eux-mêmes
Elle offre son fier défi.

SOUVENIR DE FAMILLE DANS LE TOULOIS D'AUTREFOIS

Jean Egloff
uni à Jeanne Egloff

Cela se passait en 1885.

Je pense que ma tante Julie avait mis une main active à ce mariage qui devait se révéler si bien assorti et si heureux. Je n'y étais pas, vous le pensez bien, et je n'ai jamais eu la curiosité de demander comment un mariage se faisait à Toul, à cette époque. Ce que je sais, pour l'avoir vu de mes yeux, c'est que la photo envoyée à l'heureux soupirant, représentait deux ravissantes demoiselles, oui, oui, deux : maman, vingt-deux ans... et ma tante Marie, une jeunesse de dix-sept ans. Voilà ! Pas même sur le papier, un fiancé ne devait se trouver seul avec sa belle. Elle ne lui écrivait pas non plus ; c'était

grand'mère qui faisait la liaison, de son joli style si coulant et d'une correction traditionnelle dans la famille. Maman avait tout juste le droit de signer l'épistole, et je ne pense pas qu'elle y ajoutât de "grosses bises" comme nous ferions, nous autres du XXe. Je crois qu'ils se sont vus trois fois avant le grand jour... La tante Julie connaissait la famille très honorable du fiancé et le fiancé lui-même ; cela devait donc suffire.

Ma grand'mère n'avait que huit ans de plus que son gendre et quand elle trottinait à son côté, chaperonnant sa fille, elle faisait deux pas quand lui, en faisait un.

Comment était-elle tellement plus jeune ? C'est simple : grand'père, à vingt-six ans, avait épousé Maria Laugel pour ses dix-huit ans et elle disait à tout venant, cinquante ans plus tard, qu'elle ne l'avait pas regretté un dixième de seconde. Et mon père avait trente trois ans quand il se décida à convoler ; il n'était pas pressé ; dans l'armée cela se produit très souvent. Maman n'en avait que vingt-deux. Calculez !

Ma petite tante Marie se maria cinq ans plus tard avec un grand Michel brun, entrepreneur à Nancy. Les jolis plafonds à savantes moulures et à rosaces qui ornent la maison grand-paternelle que j'habite maintenant, sont de lui. Elle a de la classe cette maison du XVIIIe, avec ses lambris ouvragés, ses plafonds très hauts, ses fenêtres en demi-cintre, si élevées que je n'arrive pas à laver la dernière vitre. Heureusement, ma "grande" amie Nadette, qui est de mon pays, mon conseil, mon adjuvance et ma confidente, est plus grande que moi ; elle y arrive, elle. Les maisons qui l'avoisinent et qui viennent toutes les cinq, de ma grand'mère, fille unique, communiquent parfois par un escalier pratiqué dans un mur de quatre-vingts centimètres d'épaisseur. Dans le très vieux Toul, la rue du Murot a de la chance, puisque

d'en bas et tout du long, on aperçoit notre grandiose cathédrale...

J'ai pensé, le premier février 1975, au remue-ménage quatre-vingt-dix ans plus tôt, dans cette immense pièce de six mètres cinquante de long. De cette pièce aux vastes proportions, j'ai fait un studio, ma chambre à coucher et un cabinet de toilette avec douche.

En passant, je tiens à vous faire admirer la puissance d'autorité de ma grand'mère. Quand le cortège de mariage de sa fille se présenta au grand portail, le Suisse l'attendait sur le pied de guerre. Vous avez peut-être jadis connu ce Suisse qui précédait la quêteuse en frappant de grands coups de sa hallebarde sur le pavé. Aux grands jours, pour lui faire pendant, de l'autre côté de la grande allée, on voyait le bedeau, coiffé d'une toque et vêtu d'un vaste manteau à la florentine qui lui donnait beaucoup de cachet.

Donc, le Suisse attendait la noce devant le grand portail. Mais voilà que ma grand'mère s'aperçoit qu'il était tout en noir ; il y avait eu un enterrement et il avait gardé sa tenue pour le mariage. Ah ! Mais non ! Ma grand'mère ne l'entendit pas de cette oreille-là, non qu'elle fut le moins du monde superstitieuse, mais n'est-ce pas ? Jeanne Rainot, c'était Jeanne Rainot, il y fallait les formes prescrites : "Allez changer d'uniforme, ordonna-t-elle, nous attendons votre retour pour rentrer." Et le Suisse reparut en rouge pour précéder, le long du grand tapis incarnat, grand'père avec, au bras, sa petite Jeanne, toute émue et rougissante de l'affront qu'on avait infligé à ce pauvre monsieur G... qui avait fière allure avec sa forte carrure et ses moustaches à la Vercingétorix. Ma grand'mère, la plus tendre et la meilleure des mamans, avait ses idées sur l'ordre établi...

Ma petite tante n'eut pas autant de bonheur que sa grande soeur qui lui

confiait : "nous sommes heureux !" Elle revint quatre ans plus tard chez ses parents, veuve avec un bambin de vingt mois. Son mari, trempé de pluie (on ignorait l'imperméable) avait voulu, avant de changer de vêtement, régler ses ouvriers et avait contracté la terrible maladie qui, en 1894, ne pardonnait pas. Lisez "La grande amie" de Pierre l'Ermite, ouvrage couronné par l'Académie Française, et vous serez édifié sur le sujet. A vingt-huit ans, l'oncle Michel s'en allait, douloureux, n'osant même pas embrasser son joli petit garçon, mon cousin Georges, qui devint vite notre quatrième frère et l'est encore aujourd'hui. A cause de lui, sa maman ne s'est jamais remariée et je puis pourtant vous assurer qu'elle était d'une beauté saisissante et que, du dire même de maman, plus de quarante soupirants se présentèrent à la rue du Murot pour solliciter sa jolie main. Je me souviens que l'un d'eux, devenu par la suite proviseur de collège, semble avoir eu quelque chance, mais sans plus de succès que les autres. Dans les promenades de Toul, vers le quartier "la Justice" (elles existent encore, tronquées quelque peu depuis), je servais de chaperon, qu'est-ce que vous croyez ? Il m'avait acheté, le malin, un diabolo, le jeu qui faisait fureur alors, et moi, joueuse effrénée, je m'en payais à cœur joie de lancer la bobine en l'air en tendant la ficelle d'un coup sec et de la recueillir avec une incroyable dextérité d'un bout de la baguette, vingt ou trente fois de suite sans une défaillance. Je me fichais pas mal des amoureux et s'il leur avait pris fantaisie de s'embrasser une fois ou l'autre, je ne l'aurais même pas remarqué.

Mais celui-là s'évanouit comme les autres, capitulant devant le petit bonhomme que mon oncle Michel avait laissé en souvenir à la rue du Murot. Ma tante ne voulait se consacrer qu'à son fils.

Que je vous explique à présent

- mais allez-vous me croire - pourquoi, vingt-cinq ans durant, mon père resta adjudant, au lieu d'accéder à quelque grade supérieur. Il était arrivé, en 1870, à pied, à dix-huit ans, par les bois, les prés, les rivières, de sa Lorraine natale, en se cachant avec quelques camarades qui, comme lui, ne voulaient pas servir l'Allemagne. Fallait-il qu'il aimât la France pour consentir un tel sacrifice ! Quitter sa mère, alors que son père était depuis longtemps décédé. Sa maman, qui l'avait cependant approuvé, ne s'en consola jamais. Lui non plus, car je l'ai vu, à quatre-vingts ans, les larmes aux yeux chaque fois que nous évoquions le nom de cette sainte femme. Etonnez-vous, après cela, que nous soyons tous, peu ou prou, chauvins dans la famille. Il avait fait son "tour de France" ce qui lui avait prodigieusement ouvert un esprit déjà curieux et avide de tout apprendre et de tout savoir. Voyez Edmond About : "Le roman d'un brave homme". C'est tout à fait l'histoire de mon père qui s'arrêtait devant chaque ouvrier pour le regarder et le questionner. Et puis, ensuite, il avait "rengagé". Mais n'étant passé par aucune grande école, il ne lui était pas facile de "monter". Pourtant, ce bel artilleur était là, à la veille de ses fiançailles, en passe de devenir "gardien de batterie", ce qui, je pense, du moins on me l'a affirmé, devait lui ouvrir les portes des grades supérieurs.

"Oui mais" comme disait jadis notre Valéry national, pour épouser un officier, la demoiselle devait apporter une dot de trente mille francs 1885, ce qui équivaldrait à peu près à cent cinquante mille de nos francs, peut-être même plus. Les officiers étaient, de par leur situation, astreints à une certaine représentation ; on donnait des bals, des fêtes, et seule la dot de l'épouse le permettait. Qu'on jette la pierre, si on le peut logiquement. Maman, de famille pourtant assez bien posée, ne possédait que six mille francs (trente

mille peut-être, de notre monnaie actuelle). J'ai retrouvé dans de vieux papiers - ou l'ai-je rêvé ? - un parchemin où était stipulée la vente d'un cheval ; je crois que cela se montait à trois francs cinquante ; mais la chose me paraît tellement invraisemblable en notre époque inflationniste que je ne puis rien vous affirmer. J'ai perdu le papier dans le fatras des réclames publicitaires que je reçois tous les jours, et mes souvenirs ont beau être extraordinairement vivaces, cela me semble exorbitant ; je ne veux affirmer que ce dont je suis sûre à me laisser couper la tête. (J'ai fait la connaissance ces jours derniers d'une dame de quatre-vingt-cinq ans qui a pourtant confirmé ces informations).

Jean Egloff n'hésita pas un instant. Il préféra épouser Jeanne Rainot et rester adjudant pendant toute sa carrière. Et je pense qu'il ne le regretta pas l'ombre d'une seconde. Ce fut le mariage le plus heureux et le plus béni, puisque la nichée ne comprit pas moins de six oiselets



Mes parents quelques semaines après leur mariage. Jean Egloff (33 ans) et Jeanne Rainot (22 ans). Mon père porte un uniforme d'adjudant artilleur du fort de Lucoy - Cliché pris à Toul en 1885

avec chacun son violon d'Ingres, tous différents. Et du reste, un adjudant de quatre-vingt-cinq, c'était quelqu'un. Ces dames, à Angers qu'ils habitèrent dix-sept ans, avaient, quand leurs maris y "factionnaient", des places au théâtre et faisaient toilette, je ne vous dis que ça !

Avouez que l'armée avait de singuliers statuts en ce temps-là. Cela a duré jusqu'à la "grande guerre", celle de 14, car je me rappelle que, lorsque déjà j'étais dans l'enseignement, en 1912 à Toul, la soeur d'une collègue, couturière de son métier et qui gagnait largement sa vie, fut remarquée par un jeune sous-lieutenant. Il n'était alors plus interdit à un bel officier d'aimer une couturière et de l'épouser. Mais ensuite, la femme ne devait plus exercer son métier et ce fut pour eux la misère dorée au foyer. Je les ai perdus de vue et j'espère que, la guerre aidant, les conjonctures leur furent plus favorables.

Il en arriva de même à un jeune homme que je connaissais bien puisqu'il était mon frère. Il avait passé plusieurs années au Prytanée de Billom ; le métier des armes, il avait cela dans le sang. Qui sait jusqu'où il serait allé, intelligent comme il l'était. Mais trois fois de suite, il avait dû revenir à la maison avec une pleurésie qui avait brisé sa carrière. Pendant son service militaire, il lui fut offert de rengager, mais il avait fait, au hasard d'un voyage, la connaissance d'une institutrice. Le mariage fut décidé... Adieu l'armée, une fois de plus. Un officier n'avait, en 1911, pas le droit d'épouser une institutrice. Croyez-le, je vous prie.

En 1914, lorsque sur le champ de bataille un officier tombait, il n'était pas rare de le voir remplacé, à l'instant même, par un sous-officier capable et brave ; et c'est ainsi que fut abrogé ce statut, peut-être injuste, peut-être seulement prudent.

Voilà, je vous parlerais longuement des coutumes du bon vieux temps et surtout dans ma Lorraine chérie ; il est encore tellement présent à mon esprit, que je puis vous crier en toute sincérité : "La vie passe très vite ; jeunes gens, jeunes filles, il ne faut pas la rater".

Il me semble que c'était hier que je courais dans les allées du jardin de mon grand'père, à la "Justice", avec mes tresses blondes et mes grands souliers



jaunes. On y arrivait en passant, après la rue Joly, devant les casemates (vingt-trois), puis sur les promenades - le Cours Poincaré d'aujourd'hui -. Ces promenades étaient très ombragées et offraient des bancs miséricordieux, que nos voitures ont chassés. Nous nous y asseyions avec grand'père, de temps en temps, pour qu'il puisse "souffler". J'arrêtais grand'père sur le pont pour voir couler l'eau dans les fossés et admirer sans réserve les remparts de Vauban que j'avais appris à connaître à l'école dès mon plus jeune âge, car j'étais une excellente élève et l'histoire me passionnait.

C'était ensuite la Porte de France, puis le bureau de l'octroi et les fameuses grandes promenades de la Justice avec leur gazon, leurs petits sentiers, leurs nombreux bancs, leurs ombrages parfumés.

Au retour, souvent grand'père s'arrêtait au bureau de l'octroi, (où se trouve, à ce jour, le monument de la Résistance).

-Monsieur Paulin, j'ai un petit

lapin !

-Mais, grand'père, il ne le savait pas !

-Ah ! Il faut être honnête !

Et il donnait deux sous à son souriant ami.

LUCEY...

Nous habitons Lucey, à quelques kilomètres de Toul où résident les grands-parents ; et chaque samedi, toute la famille part pour passer le dimanche avec eux. C'est du reste au numéro 22 de la rue du Murot que je suis née.

Mon artilleur de père est au fort ; nous, dans une énorme maison. Il y a tout dans cette maison, même un poulailler avec des poules dedans..., beaucoup de poules. On mangeait des oeufs frais du jour et même maman en vendait au "cosson", à neuf sous la douzaine, et treize pour douze. Un matin, je les ai vues, toutes, oui, toutes, les pattes en l'air, sans bouger. Ma paisible petite maman a soupiré. Elle n'était pas extravagante, ma petite maman, ni gémissante, ni démonstrative... "Le choléra des poules" a-t-elle seulement dit. Je ne me rappelle de rien d'autre. On n'a plus jamais parlé des poules, mortes du choléra. Ainsi se passaient les drames, dans la famille Egloff-Rainot. Mais jamais plus le "cosson" n'est venu ramasser les oeufs, les bons gros oeufs si frais à neuf sous la douzaine, et à treize pour douze.

Il y avait une buanderie, longue et large comme une salle de bal, avec une auge assez spacieuse pour y baigner un boeuf... Les murs de cette buanderie étaient d'un vert-bouteille, tant elle était humide. Mais ce que je revois en l'évoquant, de façon aussi précise que si c'était aujourd'hui, c'est, sur l'un de

ces murs, une énorme araignée noire, aux grosses pattes velues comme celles que l'on rencontre si souvent à l'automne, en Poitou où j'ai habité plus tard. Un vrai scorpion en rupture de ban. Comment donc avait-il fait le long voyage? De ma vie, de ma longue vie, puisque j'ai quatre-vingts ans, je n'en ai plus revu de si grosses. Heureusement, maman était tout près de moi, sans cela, quelle peur j'aurais eue! Mais, près de sa maman, peut-on avoir peur?

La propriétaire de la maison se nommait Madame Masson, une petite vieille, longue, sèche et ridée, avec un bonnet blanc qui ressemblait à une "hâlette" et qui ne la quittait jamais. Je ne puis donc absolument pas dire la couleur de ses cheveux, ni même si elle en avait. Mais, par contre, je sais qu'elle nous aimait beaucoup et que nous l'adorions, c'est tout ce que je me rappelle sur elle. Une femme simple, sans histoire, qui n'en faisait pas non plus et n'en cherchait pas aux autres. Elle aimait beaucoup les locataires qui ne faisaient pas de bruit malgré quatre enfants, payaient bien leur loyer et dont la maman ne disait jamais un seul mot méchant ou même soupçonneux sur son prochain. De ma vie, je n'ai jamais entendu maman critiquer personne. C'est rare, des mamans comme ça, je pense. Oh! Elle avait bien d'autre qualités!

A la maison, vivait également une quatrième personne, l'ordonnance de papa. Oh! Celui-là, qu'il nous a donc fait rire. J'admirais, bouche-bée, sa manière d'astiquer les bottes de son adjudant... Il crachait sur la brosse avant d'étendre le cirage avec des gestes très doux, presque tendres; il me regardait, me souriait, me taquinait un peu... le temps de laisser sécher... et puis, en avant, comme cela se pratiquait en ce temps-là, la brosse à reluire entrait en action. Ah! Comme ça brillait, mes amis; ça brillait tellement qu'il y faisait mirer ma jolie frimousse. Il était de

Marseille "Mom-bom" avec un accent à faire frémir. Vais-je avoir assez de talent pour rendre ceci, par exemple?

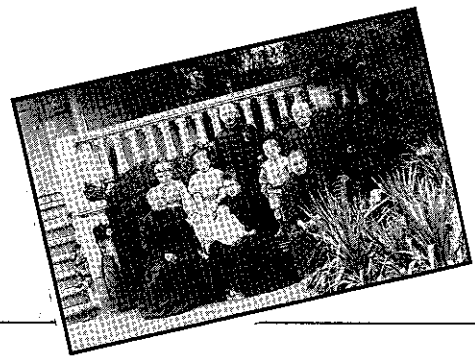
-Madame E., vous ne savez pas fairrre une soupe à l'llail?

-Non, ma foi!

-Pourrr fairrrr une soupe à l'llail (roulez les r), on prend de l'eau, u-une gous-se d'ail, u-une rayée d'huile... et voilà une soupppe à l'llail.

J'entends, comme si c'était hier, le joli éclat de rire tout ténu, tout discret, comme elle... et je revois le bon regard de notre jovial... -j'ai oublié son prénom, -mais on l'aimait beaucoup à la maison. Il était de la famille et il s'y plaisait tellement, qu'en 1914, quinze ans après, il a fait des kilomètres à pied pour venir nous revoir, de son lointain cantonnement. Il y avait alors deux petits enfants de plus à faire rire chez les Egloff.

Pourquoi ne suis-je pas née à Lucey? Oh! C'est très simple. Mes grands-parents maternels habitaient Toul. La maison voisine et quelques autres du quartier leur appartenant, nous y venions passer le "week-end", comme on dit de nos jours. Quoi de plus logique qu'une grand-maman, dévouée comme l'était la mienne, ait souhaité présider à la mise au monde de la petite Suzanne, cinq livres et demie, pas maigrichonne pour autant, mais déjà un phénomène, puisque sa grande soeur avait huit ans à cette époque et le grand frère dix. Quelle joie dans le clan! Je dis cela tout gratuitement, mais il y a, sur la cheminée Louis XIV, chez mes grands-parents, la photographie de famille.



Suzanne n'a que quelques mois et Marthe de huit ans la couve des yeux... Ma pauvre mère pouvait-elle augurer du monstre qu'elle avait porté dans ses flancs, qui deviendrait peut-être, sur ses vieux jours, "un monstre sacré" qui n'a jamais rien fait comme tout le monde. Le fait qu'elle s'était fait attendre huit ans peut faire penser que cette petite fille fut choyée, gâtée, adulée.

-Vois comme elle a les attaches fines, disait grand'mère avec orgueil. Viens voir aujourd'hui, grand'mère, la finesse de ces attaches!

Je ne sais pourquoi j'ai toujours été ainsi chouchoutée partout, aussi bien à l'école que dans les cliniques et dans la rue.

Quels étaient ces grands-parents maternels? (Les autres, hélas, je ne les ai jamais connus). Des grands-parents qui n'ont jamais été appelés ni pépère, ni mémère, ni papy, ni mamy (maman avait horreur des diminutifs), des grands-parents comme la terre en produit à peu près une paire chaque siècle, je pense. En or, qu'ils étaient, mes frères et soeurs vous le diront tous, tous que je ne mens pas.

1899, il y a fête au fort. C'est la Sainte Barbe, la fête des artilleurs. Pourquoi? J'ai trois ans, je ne suis pas dans le secret des dieux. Depuis, j'aurais pu cent fois le demander, mais j'ai oublié et papa et maman sont partis maintenant, pour un monde meilleur. Je ne le saurai jamais et tant d'autres choses qu'il eût été si facile et agréable d'apprendre.

Enfants qui me lisez, revenez sur votre petite enfance avec vos chers parents. Ils auront tellement de joie à rappeler pour vous ces beaux souvenirs, et ce sera si intéressant et émouvant plus tard, quand ils seront partis, de vous les rappeler vous-mêmes.

Les dames de ces messieurs, galonnés ou non, sont invitées. Elles ont soigné leurs toilettes: chapeaux garnis de plumes, de fleurs ou d'oiseaux, longues robes froufrouantes, couleur gorge de pigeon ou tourterelle blessée, la grande mode, gants boutonnés très haut, petit bout de pied qui pointe à peine, mais si fin, si joli! Oh! Mini-jupe, qu'aurait-on dit de toi dans ma petite enfance! A cette époque, on distinguait très facilement une mère de sa fille. J'ai rencontré hier une "gamine" qui poussait un landau, sa petite soeur probablement. Mais non, elle portait une alliance, c'était bien une maman!

On a amené Suzanne, il fait sombre. Pas rassurant. Je revois l'intérieur du fort comme si c'était aujourd'hui... Il y a de cela soixante-seize ans. Ce n'est pas gai à mes yeux! Les hommes ont monté un théâtre. Le rideau se lève sur une assemblée de Peaux-Rouges; ils fument le calumet de la paix; mais cette paix est soudain perturbée:

-J'ai peur de la bête! Je veux sortir!

Très rouge, maman m'a fait sortir. Je vous ai déjà dit que maman est une femme qui a horreur du bruit et des esclandres. Les fêtes du fort ne verront plus sa petite fille, voilà tout.

Je ne croyais rien, tant que maman ne m'avait pas solennellement affirmé que les assertions des autres n'avaient rien de truqué.

Je me souviens, vers les cinq ans, d'une séance de catéchisme d'où je revins les joues en feu, dans un trouble indescriptible.

-Maman, maman, dis... c'est vrai que tout le monde mourra?

Tendue, anxieuse, les yeux rivés aux siens, j'attendais...

-Mais oui, ma petite fille... Tout le monde mourra...

La terre s'effondra sous moi... J'étais revenue, pleine d'un espoir fou.

Certes, je savais que certaines personnes s'en allaient comme cela, un beau jour, mais, convaincue que ce n'était là que des exceptions, je comptais fort être du nombre de ceux qui ne partiraient pas. La Soeur ne savait pas tout, comme ma petite maman qui allait bien vite rire, de son rire si discret qu'on entendait à peine, et me reconforter à jamais.

Et voilà que cette maman, en qui je ne pouvais pas ne pas fonder une foi intégrale, cette maman m'enlevait la grande illusion... Je me transformai en ruisseau...

A l'heure qu'il est, vous pouvez m'en croire, je serais rudement embêtée s'il me fallait rester sur cette terre alors que les autres s'en iraient...

Pauvre Suzette de cinq ans! Tu te croyais immortelle. A quatre-vingts ans, on bénit le ciel de ne l'être pas.

S . E .
1 9 8 1

Etudes Toulouses XXXIV
1985 p.26-32

L'ARETE

(de Suzanne EGLOFF)

Etudes Toulouses, XLV
1988, p.5-7

IL ETAIT UN AVOCAT.

Qui de vous, grands-pères et grand'-mères de mon vieux temps, qui me faites

l'honneur de me lire, qui de vous n'a pas fait ces rondes endiablées, en chantant à tue-tête:

"Il était une bergère..."

ou

"Dansons la Capucine..."

ou

"Malbrough s'en va-t-en guerre..."

ou encore

"J'ai cassé le do de ma clarinette..."
et combien d'autres...?"

En voici une qui va vous faire réfléchir:

"Il était un avocat,
Tire-lire, Tire-lire,...
Une arête il avala..."

C'est de celle-ci que je veux vous entretenir: une triste histoire, car le lendemain, "on l'enterra" le pauvre avocat! Pour une arête, tout de même!

Eh bien! quoi que vous en auguriez, en voici une authentique qui ne se termina pas en pleurant, par bonheur. Ecoutez plutôt...!

Nous sommes le 15 mai 1987, dans une coquette maison de retraite toulouse. On est à table et on déguste tranquillement un bon poisson. Soudain, la Suzanne crie: "J'ai avalé une arête!" Eclat de rire général, très fondé, c'est sûr! Mais, ça ne va pas durer.

L'arête est grosse, bien plantée au fond du gosier et ne se montre pas décidée à déménager... Les conseils amicaux se mettent à pleuvoir: "Buvez un bon coup! Mâchez de la mie de pain! Râclez bien fort!..." Suzon souscrit à toutes les injonctions; rien n'y fait. L'Autre est toujours là, au fond, et la pauvre Suzanne commence à rougir et à trembler. En désespoir de cause, c'est Monique qui a la riche idée. Quand Monique a une idée, il n'y a plus qu'à obtempérer! On ne trouvera pas mieux! Elle conseille d'autorité: "Allez donc au Bloc!"

A Saint-Charles!

Rassurez-vous, ce n'est pas en prison qu'on envoie la victime, mais en face, à l'hôpital Saint-Charles. Et la gentille Suzy lui dit en lui prenant le bras : "Je vais avec toi". Une belle petite salle d'examen, où de gentils internes et infirmières l'entourent, puis, sans tergiversations aucunes, l'emmenent, illico, à la radio. "Où est-elle, cette méchante arête?", dit la machine, "Devant? Rien... A droite? Rien de rien... Dans le cou? Toujours rien..." La chipie reste invisible. Et pourtant, Suzanne la sent, toujours en travers du gosier, cette diabolique aiguille qui ne veut pas bouger. Il est midi. Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu, ces braves petits en blanc, si accueillants et compatissants. On ne peut savoir combien ça soulage, quand on a peur ou mal, d'être reçu avec des sourires rassurants.

Que faire, sinon appeler le docteur Ch., le spécialiste oto-rhino-laryngologiste, qui va bien avoir raison de cette maudite affaire? On téléphone, mais le docteur ne pourra venir sur l'heure. Alors, le plus gentiment du monde, et du ton le plus persuasif..., elle entend: "Vous allez rester avec nous!"

Eh oui, elle va rester, en fulminant tout de même, par devers elle, contre cette malencontreuse arête, partie en guerre contre un oesophage qui n'en peut mais, et aura l'audace de s'installer dans le conduit qui y mène...

Elle va rester là, toute seule, dans une chambre peu sympathique, sur une chaise très inconfortable, pendant un temps assez long, elle s'en doute! Rien pour tromper l'attente, pas le moindre bout de papier ou crayon, ni même un méchant livre. Complètement démunie. Vous pensez! On était à table quand c'est arrivé. A la salle à manger, on n'a pas l'habitude d'apporter tout son barda. Ah! Par bonheur, un grand mouchoir dans sa manche. Il va servir, celui-là, je vous prie de le croire. Malgré tout,

elle prend son mal en patience, elle compte les carreaux, admire la couleur de la peinture, se rafraîchit le visage, fait quelques pas avec ses deux cannes...

Sa grande amie, qui lui avait tenu compagnie, a bien dû la quitter pour aller déjeuner. Chère Suzy, si attentionnée pour la pauvre handicapée, depuis le grave accident de l'an dernier. Elle prévoit avec une vitesse qui ne peut s'exprimer, tous les mouvements qu'il serait impossible à Suzanne de faire.

Et personne qui pourrait seulement lui chanter la fameuse chanson de l'avocat, ce qui, du reste, serait, dans sa situation, d'un parfait mauvais goût!

Le "Service" est venu avec un repas. On ne savait pas... Il est reparti pour garder le repas au four, au cas où "Madame l'arête" consentirait à lui céder la place.

Soudain, dans l'escalier, un cri de triomphe. La porte s'ouvre en trombe: "Venez vite, descendez à la salle d'examen, Monsieur le Docteur vient d'arriver." Elle la connaît, la salle d'examen, depuis ce jour où on l'a couchée de tout son long pour examiner son crâne après une chute. Il faut que je vous dise qu'elle a été dix-sept fois opérée dans sa longue vie.

Aujourd'hui, c'est un gentil petit tabouret qui l'invite à s'asseoir, en face d'un tabouret jumeau destiné au praticien. Celui-ci, déjà installé, a ceinturé son front pour y fixer une lampe électrique très puissante. Il demande à Suzon de lui tirer la langue autant que faire se peut. Une Suzon si polie, si bien élevée. "Qu'aurait dit maman de cette désinvolture?"

"Ma fille a tiré la langue à un docteur qui ne lui voulait que du bien...!"

Mais lui, il la tire encore plus fort, cette langue qui le gêne, et dans tous les sens. Pourvu qu'il n'aille pas la lui arracher. Suzanne gémit et se tortille. Heureusement, ça ne dure pas très longtemps. Monsieur le Docteur

se relève et dit quelques mots à la gentille petite infirmière: "Oh! Je la vois!"

Il l'a vue! Il l'a vue! Ce n'était donc pas un mythe. Il n'y a plus lieu d'en rire!

Mais ce n'était que la première manche. Le docteur se relève: "Je ne peux pas l'enlever ainsi, elle bouge trop!" Ce n'est pas de la petite arête qu'il parle, mais de la pauvre Suzon: le "mouvement perpétuel!"

Ah! Cette Suzon!

Laissons-la parler :

-Le bon docteur m'apporte une jolie pastille blanche et dit très doucement : "Sucez-la, mais ne l'avalez pas !" La pastille a fondu très vite, mais qu'est-ce qu'il m'arrive tout d'un coup ? La moitié de mon visage est sans mouvement, sans réaction. Je ne m'étais pas aperçue que j'étais tout bonnement l'objet d'une anesthésie locale. Pourtant, je la connais, l'anesthésie, je vous prie de le croire, mais je dois vous avouer n'en avoir jamais ressenti de plus désagréable. Je pensais à la statue du Commandeur dans le Dom Juan de Molière, ce Molière qu'on m'a dit comprendre si bien !

-Le docteur me demande de rouvrir la bouche et reprend sa place sur le tabouret, sa grosse lampe au front. Il se relève presque aussitôt:

...moi: Vous la voyez encore?

...lui: Et vous, vous ne la voyez pas?

-J'écarquille les yeux encore éblouis par la lumière et alors seulement, je m'aperçois que le praticien me montre une pince... et, entre les dents de cette pince miraculeuse,... mon arête, que la pince lilliputienne tient prisonnière. Je pousse un cri d'enthousiasme et d'immense gratitude : Oh ! Merci ! Merci ! Merci ! Elle a bien deux centimètres !

-Trois, rectifie-t-il!

-Je voudrais la garder!... Mais déjà la gracieuse infirmière a devancé mon désir et voici la délinquante, dûment

enfermée dans un minuscule tube de verre et verrouillée. Peut-être figurera-t-elle un jour dans l'un ou l'autre musée? Encore une qui n'échouera pas sur le bureau d'un juge d'instruction!"

Mais voulez-vous, avec moi, magnifier l'admirable dextérité de mon opérateur, Monsieur le docteur Ch... Aussi, je vous conseille de bien surveiller le poisson dans l'assiette. Mais si, d'aventure, il vous arrivait ce qu'il advint à la pauvre Suzon, n'hésitez pas, courez vite chez ce docteur, il vous libèrera en trois minutes !

Ceci est une leçon et une bonne indication pour Toul et sa banlieue, et même plus loin, si besoin en est... Qui sait si, à présent que je vous ai conté une histoire vraie, combien de gosiers ne vont-ils pas être sauvés par l'incomparable habileté de notre cher docteur ?

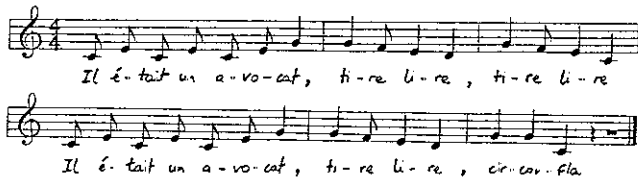
Le lendemain, on ne l'enterra pas, la pauvre Suzanne qui "jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus"... à manger du poisson!

Pour finir, apprenez que si l'on m'avait enterrée le lendemain, à 91 ans, je n'aurais pas pleuré, je vous assure. Même que ça m'aurait bien amusée!

Post-scriptum

Peut-être certains d'entre vous seraient-ils contents de posséder les paroles de la chanson entière. Ils pourraient s'en amuser, par exemple, dans une réunion de famille comme cela se passa le jour de mes 80 ans, quand neveux et nièces firent une ronde autour du Restaurant "Le Dauphin" en chantant de tout leur coeur. Je vais, de surcroît, vous en donner la musique, tant vous m'êtes sympathiques.

S.E.



2. Dans une auberge il entra
3. A manger, il demanda
4. Du poisson, on lui donna
5. Une arête, il avala
6. Le lendemain, on l'enterra
(Fin de citation)

Je ne vous dirai pas le dernier couplet que je trouve bête, cruel et méchant. Jadis, on faisait des chansons, en ajoutant n'importe quoi à n'importe quoi, pourvu que ça rime et fasse danser. On chantait des choses qui ne signifiaient rien. Le tact, comme l'humour, ça ne s'achète pas, on l'a en naissant ou jamais.

On en est revenu, n'est-ce pas? Avouons donc tous ensemble qu'il est bien légitime, même pour un avocat, d'avoir faim, d'entrer dans une auberge et de s'y restaurer...

Alors, trouvez vous-même la morale de l'histoire, comme si vous vous appeliez Jean de la Fontaine.

CE QU'IL SE CROIENT !...

J'avais alors vingt-deux ans. Après la Grande Guerre, j'avais été envoyée, comme institutrice, pour dégermaniser les petits Lorrains de ce gentil petit village d'où l'on sortait sur le beau lac de Saint-Avold, en Lorraine désannexée. J'accédais à la ville après une immense forêt; le facteur, avec sa belle petite voiture jaune, me permettait d'y aller. Et chaque fois qu'on sortait de cette forêt, je m'écriais en face du lac :

-Que c'est beau !

-Vous dites ça chaque fois, me disait-il.



-Oh ! je ne puis pas me blaser, moi !

Nous nous retrouvions tous les jeudis à Metz, une bonne douzaine de jeunes filles de ma condition. Là, nous mangions au "Globe", en face de la gare, nous contentant des multi hors-d'oeuvres qui étaient disposés sur une immense table. Que de rires, que d'histoires racontées alors. Ah ! cette jeunesse ! Et puis, nos courses faites, nous reprenions le

train pour nos villages respectifs, dans ces compartiments de bois où l'on accédait chacun de son côté. En 1919, les wagons-couloirs étaient encore ignorés.

Donc, toutes ensembles, nous prenions ce train que nous quitions chacune à notre tour. J'étais très enjouée, à cet âge, et je faisais bien rire tout le monde, de sorte que mon nom "sortait" souvent avec celui du pays où j'exerçais. Chacune, du reste, s'interpelait pour lancer une autre bonne histoire. Un jour, à une station, monta un monsieur très élégant, très distingué qui se mêla aussitôt à la conversation. Et puis, l'une après l'autre, station après station, chacune descendit. Si bien que je fus seule soudain en face de ce monsieur et pris peur de le voir s'adresser à moi tout d'un coup, moi qui avait beaucoup parlé, beaucoup fait rire, beaucoup raconté.

Je trouvai vite le moyen de ne pas le voir me "faire du plat" et parlai musique, littérature, leçons aux enfants que j'aimais fort. Mais je tremblais de le voir rester très gentil, très à la hauteur et j'attendais mon Saint-Avold avec une impatience qui devenait de l'anxiété. Enfin, Saint-Avold, ouf ! Je descendis rapidement de mon compartiment, aimable malgré tout, et claquai la porte derrière moi...

Et puis, j'oubliai mes petites angoisses. Je rentrai dans la belle maison d'école toute neuve dont le maire de Porcelette me disait : "Dans cette grande bâtisse, j'aurais peur à votre place !". J'avais éclaté de rire. De quoi peut-on avoir peur à vingt-deux ans !

Je fis ma classe du lendemain, toute rassérénée et oubliant complètement notre hôte du train de la veille.

Voilà qu'un jour m'arrive une lettre : écriture inconnue, fine et élégante. On voyait que ça venait de quelqu'un de cultivé. Intriguée, j'ouvre la lettre. Ah, mes amis ! Des compliments, des compliments à n'en plus finir, des pages durant, pour finir ainsi à mes yeux ébahis : "...telle que je vous ai vue (suivent des tas de qualificatifs très élogieux), telle que je vous suppose, agréable sans ostentation, décidée sans effronterie, ... (et bien d'autres choses que j'ai oubliées), j'ai pensé que vous pourriez devenir ... une délicieuse amie" (sic). Suivaient des phrases sur le même ton, et pour finir : "...il faut être honnête, quoi que cela en coûte, ce que je ne puis vous offrir, c'est le mariage..."

Je bondis. Mais qu'est-ce qu'ils se croient donc, ces messieurs ! Pour quelques phrases gentilles, il faudrait qu'on rêve d'eux et qu'on leur tombe dans les bras... Et écoutez le reste : "Si ma lettre peut vous paraître "osée"... (j'ai oublié le terme exact), n'en accusez, soit dit sans l'ombre d'un compliment, que votre charme personnel".

Et ça se terminait en me demandant de lui écrire "Poste restante" s'il vous plaît. Je fulminais de rage. Recevoir pareille proposition, alors que dans notre groupe, je passais pour une jeune fille plutôt réservée !

Ah ! Monsieur, attendez ma réponse "Poste restante" !

Je la lui ai fait attendre plus de huit jours, m'amusant à l'imaginer se présentant à la poste toujours sans succès. J'ai demandé conseil et produit une réponse que l'on qualifia d'honnête et de très digne.

Lisez avec moi le seul passage que j'en ai retenu :

-Monsieur, je suis une jeune fille honnête, doublée d'une chrétienne convain-

cue, et je regrette amèrement que mon "charme personnel", comme vous voulez bien le dire, ait opéré d'aussi détestable manière, et autorisé, en quelque sorte, votre audacieuse démarche. Il faut être loyal, quoi qu'il en coûte, dites-vous, soyez-le donc avec tous !

Car j'avais appris, de quelqu'un de bien informé, que j'avais affaire à un officier de complément, très probablement marié !

Et puis, j'ai mis ma lettre "Poste restante". J'aime mieux vous dire que je n'en ai jamais reçu une deuxième.

S.E.1989

MARIUS

Mon grand ami d'enfance

Etudes Toulouses, L,
1989, p.36-39

Nous sommes en 1909. J'ai, moi, Suzanne, douze ans et lui quinze. C'est un grand élève, très doué dans tous les domaines, sérieux, poli, gentil, toujours prêt à courir au secours de ceux qu'il voit en peine ou en souci. Suzanne, elle aussi, est bonne élève à l'E.P.S. de Thaon-les-Vosges, où son papa est venu résider à sa retraite d'adjudant d'artillerie à Lucey.

Elle n'est pas solide, Suzanne, maigrichonne, sujette à des maux de tête, elle a besoin de grand air. Aussi maman l'envoie-t-elle tous les ans, aux grandes vacances, à Théding, malgré le "Prix d'Excellence" que l'on remettra, avec le sourire de Monsieur le Maire, à ses parents. Ce cher Théding ! Pays

de papa, près de Forbach, en Lorraine annexée, qu'il a quittée en 70, les yeux pleins de larmes - pensez à sa maman, déjà veuve à dix-huit ans -, pour rester Français, avec neuf camarades. Ils sont partis à pied à travers bois, rivières et collines. C'est en ce cher pays de l'enfance paternelle, où nous revenions avec lui pour ses quarante-cinq jours de permission, que Suzette va passer deux longs mois de rêve. Car, en plus de tante Julie-gâteau, il y a le bien-aimé oncle Pierre, son oncle et parrain qui, lui, est fermier. Et Suzanne sera choyée par toute cette aimable famille, quatre filles et trois garçons. L'oncle Pierre ressemble tant à papa, qu'on les prendrait l'un pour l'autre.

Tous les matins, la petite fille en robe rose, sort du "Bill", la demeure de tante Julie qui l'héberge, et dévale le sentier vers la ferme, pour avaler un grand bol de lait encore tiède, dont la crème lui barbouille les joues. Cela va lui donner des forces en juillet et de très bons résultats en octobre. En passant, que je vous fasse rire ! Une des amies de Suzette, apercevant une chèvre, lui demande :

-C'est un âne ou une vache ?

Ah ! Ces citadins ignorants !

Aux grandes vacances, arrivait aussi un grand neveu, Georges Hasden-teufel, un puits de science qui nous emmenait dans les bois, emportant un gros livre sur les champignons que nous dévorions avec délices, aux cris de tante Julie :

-Il va nous empoisonner tous.

Mais Georges la rassurait. Il s'y connaissait et nous régalaient sans arrière-pensée.

Mais parlons de l'oncle Christophe, le mari de tante Julie. Maire du village, très fortuné, il était grand chasseur et invitait tous les notables de la région,

notaires, professeurs et beaucoup d'autres. Mais, la vieillesse venue, il ne se déplaçait plus qu'en fauteuil roulant de paralytique. Très généreux, toujours souriant, il n'en continuait pas moins à inviter tous ses amis, tous "azimuths".

La "grande scierie mécanique", comme on disait, employait bien des gars du pays. Il l'avait léguée à son neveu Jean, le père de Marius. Ah ! j'oubliais Julie Rainot, la soeur de grand-père de Toul, c'était Madame Hasdenteufel, ce nom absolument allemand alors, était, pour l'oncle, absolument français. Et tous les invités parlaient un français impeccable. "Hais le diable", quel beau nom, et comment, tout homme qui entrait dans cette magnifique demeure, ne pouvait être qu'un "gentleman".

Les Jean Hasdenteufel avaient quatre enfants : Marius, le héros de mon propos, Marcelle, dix ans, Yvonne, six ans, et le tout petit Jean.

Toute la famille avait émigré de Nancy, patrie de la maman, qui avait apporté, s'il vous plaît, en 1880, cent mille francs de dot, des "lourds" qu'on appelle à ce jour, des "de Gaulle". Qu'en dites-vous ?

Cette maison était pour tous, un petit paradis. La grande cour séparait la grande maison d'une autre plus modeste, mais non moins agréable. C'est là qu'habitaient les Jean.

Après la mort de l'oncle Christophe, sa chère femme qui n'avait pas le bonheur d'être maman et qui aimait beaucoup les enfants, invitait au "Bill", pendant les grandes vacances, une ribambelle de nièces de plusieurs familles Hasdenteufel. Marthe, ma soeur, et moi, étions les deux seuls enfants de son frère de Toul. Alors, cinq ou six Hasdenteufel de pays différents se joignaient à nous, rivalisant de gentillesse et d'amitié, et aimant la chère tante Julie, toujours

souriante et généreuse. Nous nous retrouvions chaque année avec un plaisir sans pareil.

Le grand jardin, enclos de hauts murs, retentissait de cris et de joyeuses rondes. Immense, le jardin, une merveille, avec des tonnelles et des carrés de fraises, même des bois. Moi, je dormais parfois sous la tonnelle, mon petit "Floc" contre mon genou, car il m'affectionnait particulièrement. J'aimais tant le caresser, ce beau petit fox-terrier. Il y avait aussi un grand verger et, sur la prairie, nous jouions au croquet en faisant bien attention pour ne pas écraser ces jolies colchiques mauves qui y poussaient en masse. Il y avait notre Pauline, une orpheline adoptée jadis. Tante Julie voulait en faire son héritière. Que de belles promenades dans les bois, et vers Diebling, où ses cousins ne nous laissaient partir qu'avec un kilo de chocolat chacun sous le bras. Hélas ! la bonne Pauline, si chère à nos coeurs d'enfants, mourut très jeune et, tante Julie resta seule dans la grande maison.

L'oncle Christophe manquait bien à nos gens ; son cher sourire lui était resté et il lisait beaucoup. Je ne crois pas qu'il se soit trouvé très malheureux, car ses amis le visitaient souvent. L'hiver, il le passait à Forbach jusqu'aux beaux jours. Et là, il pouvait se distraire au milieu de vrais amis. Et sa femme ne le laissait jamais seul. Elle savait lui faire oublier son mal. Cette épouse admirable allait jusqu'à se lever la nuit, quand elle l'entendait soupirer sans sommeil, pour venir jouer aux cartes avec lui pendant des heures.

A Théding, la "dame sans enfant" en adoptait des dizaines. Quand elle descendait du "Bill", les poches pleines de cigarettes en chocolat, c'était une course effrénée et des cris :

-Marraine ! marraine !

Tous les gosses étaient ses enfants,

et c'était à qui porterait à l'église les superbes bouquets de roses qu'elle avait coupés avec son petit sécateur.

Et Marius dans tout cela ? Ah, Marius ! Il rêvait de devenir ingénieur chimiste et son père lui avait abandonné une pièce de la scierie pour ses expériences. J'en fus, figurez-vous, bien heureuse :

-Maman, tu sais, Suzanne fait de la physique et de la chimie !

Je comptais beaucoup pour lui. Notre amitié était toute innocente et fraternelle, à un point émouvant. Sa délicatesse était infinie. Il représentait pour moi, l'Honneur Universel ! Il ne voyait pas mon ignorance de ce qui le passionnait. Et moi, je ne me lassais pas de le voir manier ses cornues, ses têts à gaz et ses innombrables bouteilles de tous calibres. Rien ne m'effrayait, puisque c'était Marius qui l'organisait. Et pourtant, je ne suis pas scientifique, loin de là. Maman et moi étions exclusivement littéraires, alors que papa, mes trois frères et mes deux soeurs, tous des matheux.

Un jour, dans la grande cour, il nous dit, à tous, même à Marcelle et Yvonne :

-Je vais vous faire un mélange détonant.

Je trouvais le d exagéré. Etonnant m'aurait suffi !

-Reculez assez loin... Et "Boum !"

Quelle fuite ! Il riait, mais moi, pas trop. Un autre jour, il me dit mystérieusement :

-Suzanne, surtout n'en dis rien à maman, j'ai avalé du chlore !

Devant mon effarement, il me rassure :

-J'ai couru chez la "Chrichtine". J'ai avalé du lait et encore du lait, plus d'un litre.

La "Chrichtine", c'était notre femme de ménage, avec un vieux visage tout ridé et un sourire d'amour. Nous en étions tous fous. Elle était dévouée, indulgente, travailleuse. Ah ! notre "Chrichtine", comme nous l'aimions. Ce chlore, ce fut la seule fois que je vis Marius inquiet.

Il y avait, dans le verger, un énorme noyer, haut comme un clocher et qui portait de ces énormes noix que l'on épluche et mange avec délices et... une tartine de beurre. Mais cette année, rien. J'avais beau écarquiller les yeux, le noyer n'avait pas de noix ou peut-être avaient-elles été déjà gaulées. Marius arrive :

-Regarde je n'en vois pas une. Ah si ! Il y en a une tout en haut, mais qu'elle est belle, dommage que ce soit tellement haut !

-Tu la veux ?

-Oh non ! Elle est hors de portée ! Il faut y renoncer.

Je n'ai pas fini ma phrase que le voilà qui grimpe comme un écureuil. J'ai beau crier :

-Arrête, tu vas tomber et ce sera de ma faute.

Comme un chat sur ses pattes, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous l'écrire, il est là qui brandit la noix géante et me l'offre avec un grand salut de chevalier !!!

Voilà Marius à quinze ans !

Encore une anecdote qui prouvera la témérité de ce garçon. Elle aurait pu très mal finir déjà. On conduisait Marius à Nancy où il devait s'inscrire dans une "grande école". Je me rappelle encore, à quatre-vingt-treize ans, qu'il portait ce jour-là un chapeau de paille très dure, à la mode de ce temps, un canotier à la Maurice Chevalier. Le train débouchait de Saint-Avold, quand un grand coup de vent envoya le beau chapeau sur la voie, et Marius de se précipiter

pour le reprendre. Nos cris... Une poigne solide le retient, par bonheur !

Un monsieur sentencieux s'adresse à Madame Jean Hasdenteufel :

-Madame, des garçons comme celui-là, on les met en pension.

-C'est ce que nous faisons, répond-elle.

Marius, à côté de moi, me glisse à l'oreille une phrase pas très aimable pour le monsieur. Mais, cette fois, je n'ai pas pu répondre, tant ma frayeur me faisait encore trembler.

*
* *
*

Nous nous sommes perdus de vue pendant de longues années. Il a vingt ans à présent, et c'est la Grande Guerre. Hélas ! Mais elle remplit son coeur d'espoir. Il va enfin réaliser son grand rêve : rendre sa petite patrie, notre Théding chéri, à la France qu'il adore.

Mais il est fragile de constitution et le conseil de révision le déçoit à en pleurer : il est réformé.

Il engage démarches sur démarches pour que son rêve devienne réalité. Peine perdue ! Toujours réformé. Marius ne s'avoue jamais battu. Il s'engagea, chose qui semble téméraire et qui dota la France d'un héros. Et ce fut dans l'aviation de combat. Là, il fait des prouesses inexprimables. Jugez-en plutôt par une partie de son palmarès : vingt-trois taubes abattus, la poitrine couverte de décorations : Croix de Guerre avec six palmes et trois étoiles, Légion d'Honneur, médaille de la "Conduite distinguée anglaise" et bien d'autres que je n'ai pas retenues, c'est un as.

Intrépide et toujours modeste,

comme le Marius de ses quinze ans.

Quand il passait au-dessus du village où sa tante et son oncle avaient une belle entreprise, il faisait quelques tours pour se faire reconnaître et toute la famille sortait en courant, faisant des gestes et des baisers.

On est sorti, ce jour-là, le dernier, pour voir le bel avion piquer dans un champ. Une heure après, nous n'avions plus de Marius.

Tous ses chefs, comme ses camarades, affirmèrent qu'il était incapable de la moindre maladresse comme de la moindre faute d'inattention et ceci va expliquer cela.

On trouva dans la pochette de sa veste, la minuscule bouteille prescrite par son docteur, pour le cas où son coeur semblerait vouloir le narguer. Et chacun comprit... L'as des as avait trouvé son maître. Un malaise l'avait terrassé.

Sur la couverture de "la guerre aérienne" est son nom. Un magazine où il était beaucoup question de lui. Avec son portrait souriant et tranquille, Marius est à l'intérieur. Quatre photos le représentent, à côté de l'un de ces avions allemands abattus. On aurait pu multiplier ces souvenirs de ses conquêtes.



Suzanne à vingt ans :

"Et voici que soudain,
une douleur étrange,
une lourde déchirure,
une révélation...

Ami de mon enfance, ah !
Deviens mon bon ange !
Marius, console-moi !
Grande est mon affliction !"

Je ne me suis aperçue que je l'ai-
mais d'amour qu'en apprenant sa mort !

S.E.

LE PETIT JUGE

Il est bien embêté, le "petit juge". Claire et Louis veulent divorcer et ils sont tous les deux si sympathiques, si beaux, si élégants. Deux beaux yeux n'avaient eu qu'à parler et, tout de suite, le mariage avait suivi ! Quelle belle noce cela avait donné. Ce samedi-là, on avait fait un régal très fin... Et puis pouf ! Voilà qu'ils veulent divorcer, malheur ! Ah ! c'est que le mariage n'a pas de noviciat ! Il faudrait réfléchir, chercher à se connaître, savoir comprendre les qualités de l'un, les défauts de l'autre, savoir se réconcilier quand un petit rien n'a pas toujours été compris, que sais-je ? Mais une fois la trappe refermée, la souris est prise. Et on commence à voir clair tous les jours un peu plus. Claire ne sait pas bien cuisiner et Louis est gourmand. Bricoler n'est pas son fort, il préfère aller jouer aux cartes au bistrot avec les copains. Il a fallu arranger la cuisine, ça a coûté cher, car Claire aime le beau, et le moderne. Claire adore les belles toilettes, ça ne gaze guère

avec les fins de mois. A la télé, on n'a pas les mêmes goûts. Louis préfère la 2, raffole des matches de quelque sorte qu'ils soient. Et ça casse les pieds et la tête de madame sa conjointe qui, elle, voudrait des films policiers tous les dimanches. Le papier de la salle de séjour est un peu défraîchi. Il faudrait le changer. Louis aime les tons vifs et les dessins géométriques, mais ça brûle les yeux de la petite Claire. Et puis, il est encore bien, ce papier. C'est la voiture qui menace ruine. Bon ! on achètera une voiture. Mais Claire veut une belle Renault moderne. Louis préfère une Citroën ! C'est cher une voiture. Tu t'achèteras moins de "chiffons", dit Louis. Et toi, moins de bouteilles de bon Bordeaux, rétorque Claire...

Louis aime les bons biftecks saignants qui fondent dans la bouche. Ce ne sont pas les goûts de sa femme qui préfère une épaule de mouton au four, ou un gigot d'agneau, le boucher en a toujours un en réserve. Louis aime la compagnie et voudrait inviter les copains. Mais ceux-ci ne plaisent pas à Claire qui s'agace de leurs conversations politiques, de leurs récits de voyages, du tennis...

Eh bien ! parlons donc de voyages ! Un petit tour en bateau te ferait-il plaisir ? Oh non ! je préfère le train, le T.G.V., qui nous emmènerait loin de chez nous !

Bref, les jeux sont faits. Rien ne va plus et cela fait grand peine au "petit juge" parce que ce sont de vrais amis pour lui. Il cherche des paroles gracieuses et bienveillantes. Ce serait si facile pour eux de dire : "Mon chéri, tu toussottes un peu ? Je vais de préparer un petit cocktail bien chaud, parfumé à souhait, avec une goutte de bon alcool qui te sauvera..." Ou bien : "Si on allait se promener en forêt. La marche, ça délasse..." Ou encore : "Après tout, si tu veux la couleur cuivre pour la nouvelle voiture, je viens d'en voir une qui m'a

mis l'eau à la bouche..."

Le "petit juge" invente, cherche et recherche, parle et reparle, souriant d'un air prometteur et il lui semble, par moments, voir les yeux de ses amis s'écarquiller si gentiment ! Mais tout de suite après, les inconvénients viennent primer les avantages et les yeux redevennent plus froids.

En fin de compte, las de chercher des gentilleses, il vient au "petit juge" une belle idée, une idée géniale. D'un air un peu mélancolique, ce vieil ami déclare, sans les regarder : "Je suis obligé d'accéder à vos désirs. Le malheur, c'est que dans cette nouvelle situation, l'un de vous va devenir aveugle et l'autre sourd". Ils se regardent d'un air effrayé. Comment donc comprendre cela ? "C'est simple : Louis ne verra plus Claire (clair), et Claire perdra Louis (l'ouïe)". Du coup, les deux conjoints se mettent à rire et tombent dans les bras l'un de l'autre.

Bravo ! Le "petit juge" a gagné la partie. Je lui souhaite toujours un succès identique* :

*La trouvaille du "petit juge" n'est pas de moi. Je remercie celle ou celui, anonymes, qui ont fait paraître un jour, dans une revue, ce savoureux jeu de mots.

S.E.1989

MES CHERS MINEURS DE REUMAUX

Il y avait vingt-sept nationalités dans ce pays. J'avais une femme de ménage tchécoslovaque. Le père était venu me trouver :

-Je ne veux pas que ma fille fasse du catéchisme (l'école confessionnelle comportait cette leçon).

-Bon, on l'emmènera pour cette heure-là dans une autre classe, avais-je répondu sans aucun souci.

Mais un jour, sa femme, Madame Lostak, ma chère femme de ménage qui travaillait comme un ange, m'avait dit en sanglotant :

-Qu'y a-t-il ? Mon mari est tuberculeux et il travaille au fond, dans l'eau.

-Ne vous faites pas de bile, je vais arranger ça.

Il faut vous dire que j'étais très bien vue. Quand il y avait une fête chez les "Grands" (directeur général, directeur, ingénieurs, docteurs, etc...), on me demandait, avec un jeune collègue, Monsieur Breck, de donner une séance de théâtre Guignol aux enfants de ces "Grands". Et jamais je n'avais refusé de les satisfaire. Après, Madame Huchet, femme du premier directeur général, nous invitait à goûter avec tout le monde. Ainsi, on connaissait mes "aptitudes", sans presque me connaître. Nous étions en 1930, la grande crise qui fit tant de licenciés dans la mine. Je fus connue surtout par la plume, car j'ai fait reprendre bien des pauvres licenciés. On me répondit un jour :

-Cet ouvrier n'est pas très intéressant, mais nous le reprenons pour vous faire plaisir.

Je ne refusais rien, on ne pouvait rien me refuser. J'en reviens à Madame Lostak en larmes :

-Ne pleurez pas, ça va s'arranger.

Je rencontre Monsieur Sombstay, le premier ingénieur :

-Il n'a pas bonne mine, votre protégé. Il serait mieux dans un sana.

-Je ne vous le fais pas dire, Monsieur, dis-je un peu timidement.

"Sarre-et-Moselle" était la générosité même. Bénissait-on une église ? Cent mille francs..... et tant de belles oeuvres.

On a guéri le cher Lostak au sana et on l'a remis à la mine "en haut". Ma chère femme de ménage se jeta à mes genoux :

-Demandez-moi ce que vous voudrez.

-Eh bien ! permettez à la petite Rose d'aller au catéchisme (elle était la seule sur mille deux cents élèves).

Et ma Rosette fit ainsi sa première communion.

Autre anecdote : j'écris une lettre à Monsieur Huchet, le grand premier directeur des mines "pour le supplier de reprendre un pauvre papa licencié". En même temps, j'envoie une lettre à Madame Huchet pour un autre pauvre papa.

-N'en parlez pas, je vous en prie, à Monsieur Huchet, car je lui écris parallèlement pour un autre cas."

C'est Monsieur Huchet qui me répond :

-Ma femme m'a passé votre lettre.

Et j'ai gagné sur les deux tableaux.

J'allais voir tous les parents après la classe. Je buvais le gros rouge avec les communistes. Un soir, je reviens chez moi à onze heures, éreintée, je me couche toute habillée sur un divan et je réveille à cinq heures du matin. Je vais en classe à huit heures et, pendant la leçon, j'ai une crampe d'estomac (pas banal, chez moi, qui n'avais jamais eu mal à l'estomac). Ma bonne directrice me fait boire un café... j'avais oublié de dîner la veille au soir, c'est tout !

Une pauvre femme de Porcellette venait de perdre son mari, mais sans accident de travail, et quatre enfants à élever. Elle se mit à coudre, sans relâche pour les élèves. Nous nous aimions beaucoup, ma chère Rose et moi (Rézé en allemand), et je ne savais que faire pour lui venir en aide. Ses trois grands garçons parvinrent plus tard à être engagés à

la mine, au fond, comme les autres. Mais le quatrième était chétif, incapable de pareil travail. J'écrivis à Monsieur le Directeur qui me fit répondre de voir le directeur technique. Celui-ci me dit, très ennuyé :

-Impossible en ce moment de crise. Je ne puis rien y faire.

Je me lève très gentiment, sans prier, ni discuter, ce n'est pas mon genre. J'ouvre la porte en disant d'un air très triste :

-Dommage ! (je ne vous note pas le ton).

-Attendez, Mademoiselle, on va peut-être pouvoir s'arranger !

Je suis partie avec un grand sourire et un merci bien chaleureux. Et quelques jours après, la chaîne "Sarre-et-Moselle" mettait le "petit" au collège où il travailla si bien qu'il monta d'année en année les échelons et devint un excellent employé. Encore maintenant, il m'appelle "tante Suzanne". Il fit le plus beau mariage du monde avec la fille de Monsieur le Maire.

Au moins, voilà un enfant reconnaissant. Depuis, sa maman venait deux fois par an à Reumaux pour mettre en état toute ma défroque. Nous nous sommes bien aimées. Je lui garde une affection de soeur. La pauvre fut envoyée en camp de concentration pendant la guerre, car ses trois fils avaient quitté le pays et gagné la France.

Voilà quelques mots sur mes chers mineurs que je ne pourrai jamais oublier.

S.E.1989

**HOMMAGE A
FRANCOIS MITTERRAND
ET A DANIELLE
SON ADMIRABLE EPOUSE**

Jadis, le socialisme n'était pas celui d'aujourd'hui, et le Président de la République est, depuis, monté en flèche dans le coeur et l'esprit des Français, comme dans le mien.

Qu'on admire ces pages de "La Vie" du n°2322 de mars 1990 : la détermination de cette petite Danièle sur les lieux de la terrible catastrophe de 1989 au Bangladesh, accourant vers son mari, lui contant tout ce qu'elle a vu, tout ce qu'il est advenu de ce Bangladesh en ruines sous les eaux et, tout de suite, François Mitterrand, qui devait, de façon excessivement heureuse, faire une intervention à l'Assemblée Générale des Nations Unies, écoute les récits de son épouse, les suggestions de celle-ci, enrichies de celles de l'imaginaire et influent Jacques Attali.

"Le 29 septembre, dans son discours de New-York, le Président français lance l'idée d'un projet international pour sauver le Bangladesh. Déjà, les experts se sont mis au travail. François Mitterrand, au nom de la France, offre cent quarante millions de francs pour la première phase. Quatorze autres pays participent au programme colossal, coordonné par la Banque Mondiale ..." Je ne continue pas cet article passionnant, "tout à l'honneur de la France et de son président-présidente."

Un vrai miracle que tous ces peuples se soient trouvés autour de lui, convainquant de sa voie grave et émue qui touche de plein fouet ceux qui, tous à sa suite,

veulent sauver un des pays les plus misérables de la planète. C'est Danièle et François, c'est la France qui ont déclenché le sauvetage que l'on sait.

Depuis des mois déjà, je me sentais ébranlée par l'effort gigantesque de cet homme que nous n'avions pas adopté dès l'abord. La France le remercie.

S.E.1990

LA FAMILLE

Dans cette famille de six enfants, chacun avait son violon d'Ingres.

Gabriel, Gaby, le grand frère, de dix ans plus âgé que Suzanne, avait un don inouï pour le dessin industriel. Il allait tous les dimanches au cours. Je revois encore sa locomotive sur papier Canson en fins traits de plume. Une merveille, un enchevêtrement de roues et de tuyauteries... Sur le bureau de papa s'étagaient un nombre imposant de boîtes de compas et d'autres prix acquis par le grand frère.

Marthe, de deux ans la cadette, c'était la couture. Elle confectionnait des merveilles de robes pour nos poupées et des chapeaux pour nous. En deux temps, trois mouvements, le chapeau se campait, un petit chef-d'oeuvre. Elle le regardait en l'écartant d'un oeil connaisseur et puis... d'un seul coup, tout était par terre, en morceaux ! Il ne lui plaisait pas. Un quart d'heure plus tard, un autre chef-d'oeuvre faisait l'admiration de maman et de tous. Quelle fée ! Et avec une dextérité sans pareille, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire !

Quant à Suzette, de huit ans plus jeune, vous la connaissez déjà.

Voilà simplement une poésie qu'elle mimait à quatre ans :

"Voici ma main,
 elle a cinq doigts.
 En voici deux, en voici trois.
 Celui-ci, le petit bonhomme,
 c'est mon gros pouce qu'il se nomme.
 L'index,
 il montre le chemin,
 c'est le second doigt de ma main.
 Entre l'index et l'annulaire,
 le majeur paraît un grand frère.
 L'annulaire porte un anneau,
 avec sa bague, il fait le beau.
 Le minuscule auriculaire,
 marche à côté de l'annulaire.
 Regardez les doigts travailler,
 chacun fait son petit métier"

Arrivons à Maurice. Il savait dessiner lui aussi, mais quelle voix ! Une voix d'or ! Jamais je n'en ai entendu de semblable. Je lui disais : "Tu aurais dû te faire chanteur" - il avait alors trente ans -. "Oui, disait-il, un peu mélancolique, je suis venu au monde cinquante ans trop tôt". Et puis, quel matheux ! Une nuit, nous étions encore très jeunes, il me crie d'une chambre à l'autre : "Suzanne, j'ai trouvé ton problème !" En effet, le lendemain, ledit problème se trouvait sur le bureau de papa !

René, le petit frère, cinquième numéro de la famille, le plus beau de tous, si j'excepte les boucles dorées de Maurice. J'ai pleuré deux jours quand il a fallu les lui couper ! En ce temps-là, les garçons ne portaient pas de boucles à sept ou huit ans. Maman les a gardées, bien empaquetées dans une boîte à trésors, avec des cheveux des autres enfants. Maman gardait tout. Mais j'en reviens au petit René. Mon Dieu, qu'il était beau avec ses yeux noirs alors que toute la famille, sauf Marthe, les avait bleus. Un dimanche à table, on en était au dessert. Il explose en sanglots : "Qu'as-tu, petit René ?" Il redouble de larmes. "J'ai mangé ... ma tarte ... sans ... m'en apercevoir !" L'éclat de rire général ne le consola pas car maman avait donné la neuvième part au pauvre, selon la coutume de ces bienheureux temps.

Il devint, par la suite, un artiste dessinateur émérite. Il me fit mon portrait au fusain et des aquarelles splendides. C'est lui qui fit les illustrations de mon ouvrage "Catgut, seringue et Cie" et je me suis laissé dire que l'on avait apprécié davantage les dessins que le texte, ce qui me fit grand plaisir pour mon petit René.

Six enfants ! Où est le sixième ?
 Le voici !

La famille compte à présent six enfants. Une belle petite fille s'y est ajoutée le 14 juillet 1905. Qu'elle était jolie avec ses yeux immenses et si tendres ! Suzette pourtant, ne l'avait pas accueillie d'emblée quand Marthe lui cria d'en bas de l'escalier : "Suzette, lève-toi vite, on a une petite soeur". Suzette fit la moue : "on est déjà..." Cinq frères et soeurs lui suffisaient. Mais le dépit ne dura pas. La petite soeur fut adorée de tous.

Quand maman la langeait, elle nous permettait de ne l'embrasser que sur le "petit pied". Plus tard, lorsque je l'embrassais et la réembrassais, elle me disait : "ne l'embrasse pas tant, tu vas la fâner". N'est-ce pas merveilleux, cette trouvaille de maman ?

Marie que je n'avais pas très bien accueillie était si mignonne déjà toute petite, puis un peu plus grande avec ses réflexions pittoresques :

-Suzanne, attention ! ne t'assieds pas sur cette chaise, j'y ai mis des épingles. Je ne réponds pas des "ascouidents"...

Ou encore :

-Maman ne court pas aussi vite que toi, mais au moins elle fait moins de poussière !

Nous avions une maman calme, paisible, faisant tout son travail aussi vite que nous, mais avec des gestes bien plus doux. Pauvre maman ! En ce temps-là, on faisait la cuisine au charbon. Et tous les matins, elle triait le coke avec des crevasses au bout des doigts, et ses mains "d'archiduchesse" comme je disais. Êt le port de gants de caoutchouc ? Allez, tout à la main. Je vous en reparlerai

dans son chapitre.

La petite soeur était jolie comme un coeur, les yeux très grands et très expressifs. Je lui disais :

-Je vais te faire des boutonnières dans chaque oeil. Ils sont si grands !

Mais elle :

-Ne me dis pas cela. Je ne veux pas être "fière", moi !

Elle fut le bonheur de la tribu, jamais elle n'a fait de peine à personne. Elle n'était que sourires. C'était moi qui préparais sa Phosphatine, en en laissant un peu dans la casserole, car c'était bon. Le seul ennui qu'elle faisait à maman désolée, c'est qu'elle ne mangeait pas assez, un demi oeuil lui suffisait, maman était désolée. Tous les soirs, je conduisais la petite à notre ferme, boire un grand bol de lait de chèvre, prescrit par le docteur. Un jour, elle nous a fait une grande peur. Elle était assise sur la rue de la République, assise en plein milieu, j'en avais été chargée mais j'étais occupée à côté. Voilà un grand camion conduit par deux chevaux qui arrive à fond de train et passe au-dessus d'elle. Nos cris, nos terreurs. Eh ! bien non. Elle était assise au milieu de la route, avec une petite moue effrayée. Les deux chevaux, les braves bêtes, avaient sauté de chaque côté de la chérie. Il ne lui est resté qu'une semelle de ses belles chaussures. Maman avait conscience de prendre des chaussures à grosses semelles très larges et le docteur dit à papa :

-Essayons de redresser cette semelle à nous deux.

Ils n'y arrivaient pas. Le Bon Dieu avait vraiment miraculé la petite et moi, je pleurais à chaudes larmes de n'avoir pas assez monté la garde qu'on m'avait confiée. Une autre fois, elle était malade dans son joli petit lit, je l'embrasse et lui dit :

-Tu vas bientôt guérir, ma chérie.

Et elle, avec une petite grimace toute triste :

-Si je ne retombe pas dans une autre maladie !

Voilà l'histoire de notre petite

terrible. Nous nous aimions, nous étions heureux, nous n'en demandions rien d'autre, et on nous enviait cette belle vie de famille qui faisait l'exemple de tout le quartier.

La petite soeur n'a jamais fait de peine à personne dans sa vie trop courte. Dernière venue, première partie, hélas ! Que de sourires et que de larmes !

Vous venez de faire la connaissance de la famille Egloff. Vous allez à présent faire celle de mon papa et de ma douce maman, dans quelques pages.

"PAPA, TOI QUI SAIST TOUT !"

C'est la petite Suzette qui dit cela à son papa, quand elle a cinq ans, huit ans, douze ans. Oui, il savait tout ce papa-là. Jamais aucune explication n'avait manqué, par ce savoir immense qu'il avait appris dans les gros livres achetés, et d'énormes dictionnaires qui avaient transformé son modeste patois lorrain en un français impeccable. Maman, qui avait reçu en 1879, à la Doctrine Chrétienne, le B.E.P.C. alors qu'il venait d'être institué, lui donnait des leçons et des dictées.

"Papa, toi qui sait tout !" Quand Suzette avait cinq ans, papa s'était foulé le poignet. Ayant pris sa retraite d'adjudant d'artillerie au fort de Lucey, en 1901, il allait, tous les soirs, chez les bonnes chères-soeurs de Niederbronn, à Thaon-les-Vosges. Quelle joie pour la petite, assise sur l'épaule de papa, le bras autour du cou. Tous les jours, après son travail à la B.T.T. (Blanchisserie et Teinturerie de Thaon), il la ramenait jubilante et joyeuse. En ce temps-là, on n'avait pas encore chassé les bonnes chères-soeurs qui soignaient si bien ! Ce petit village de Thaon devint très vite le centre de cette grande usine qui employait six mille ouvriers et qui

avait été créée par Monsieur Lederlin, venu, lui aussi, d'Alsace en 1871, avec tout un groupe de là-bas. Après la classe, beaucoup plus tard, Suzette courait au-devant de son papa qui revenait sur une grande bicyclette. Il était très grand, il pédalait très bien. En ce temps-là, on ignorait la roue libre. Dès qu'il apercevait sa petite fille, toute rouge d'avoir couru, le plus loin possible :

-Ah ! te voilà, cocotte ?

Et il descendait de son trône pour y installer sa chérie (elle avait huit ans de moins que sa grande soeur, Marthe). Elle tendait bien les bras, papa prenait le milieu du guidon pour bien conduire et l'installait, bien assise sur la selle de la "petite reine" de 1902.

C'était un jardinier extraordinaire. Il savait tailler les arbres, je ne vous dis que cela. Il avait fait venir de la maison Delannoy à Angers, de petits poiriers nains qui portaient des fruits énormes. Pas beaucoup, mais de qualité, des poires grosses et juteuses à souhait : Williams-Beurrées Royales, etc... Quand elles approchaient de la maturité, maman fabriquait de petits sacs de gaze dont elle entourait la poire pour qu'elle ne tombât pas avant le grand jour. Alors, délicatement, on détachait le beau fruit que l'on faisait achever de mûrir sur le buffet de la cuisine. Et ce qu'on pouvait alors se régaler en famille !... Papa avait encore garni le mur de la maison d'une treille. C'étaient de gros raisins dorés, "les Chasselas de Fontainebleau" qui fondaient dans la bouche. Papa en offrait à leurs admirateurs, comme aussi ses Batavia :

-Quelles belles salades, Monsieur Egloff !

-En voulez-vous une ?

-Oh ! si vous en avez trop !

Il se mettait en "colère gentille".

-On n'offre pas parce qu'on en a trop, Madame, mais pour faire plaisir !

Quel beau jardin ! Légumes, fruits et fleurs. Là, c'était maman qui entretenait les carrés d'héliotropes, si parfumées que toute la rue les admirait. Mais

il y avait aussi un quetschier qui ne portait de fruits que tous les deux ans. Mais alors, des quetsches grosses comme des oeufs. On en faisait trois bouchées. Seulement voilà, le bel arbre se situait au coin du jardin, entre la rue de la République et notre rue Michel Hartmann. Et vous pouvez penser que les garnements du pays ne se privaient pas, la nuit, d'en manger les fruits. Alors, c'est ici que vous allez apprécier les bonnes idées de papa.

Avec le grand frère, il avait installé en haut de l'escalier du grenier, un gourdin énorme, à l'extrémité duquel s'accrochait un gros câble. Ce câble traversait, par la mansarde, le grand jardin et se fixait sur une maîtresse branche. Et c'était bien noué, je vous prie de le croire. Les gamins, à leur habitude, arrivaient la nuit pour commettre leur larcin. Au moindre toucher de l'arbre, la corde faisait signe au dispositif "Papa-Gaby" et l'énorme bloc dégringolait tout le grand escalier avec un bruit d'enfer. Il fallait entendre la galopade des gamins et leur effroi ! Et nous nous délections de la surprise et de notre régal des merveilleuses quetsches. Il n'en a jamais manqué une seule. Le lendemain, les garçons disaient à Maurice et à René :

-Il en a des idées, ton père !

Il est vrai qu'il n'existait pas d'arbres portant des fruits aussi merveilleux. Il en garde encore la réputation, car je me souviens qu'alors que j'avais quitté Thaon, les acquéreurs de la maison m'en faisaient goûter au beau temps des vacances. Et qu'on riait encore en les savourant... !

* * *

Le soir, papa disait :

-Viens voir les étoiles, au fond du jardin. Tu vois, là-haut, c'est la Petite Ourse.

Suzanne voyait bien les quatre points lumineux qui formaient un trapèze,

mais elle se demandait pourquoi on leur avait donné ce nom, car elle ne leur voyait point de fourrure. Papa lui donnait sa longue-vue qui servait à inspecter le ciel :

-Regarde ! mets ton oeil, mets ton oeil au bout, sur le petit point rond.

-Oh, non, papa, mets ton oeil avec moi, j'ai peur d'être seule avec les étoiles !

En rentrant, il prenait la petite sur son genou et la faisait sauter, au grand bonheur de Suzette. Plus tard, quand elle se classait première à l'école, il lui donnait dix sous, une belle pièce en argent, de la taille de nos cinquante centimes d'aujourd'hui. La pièce de vingt sous, était en argent, elle aussi.

Papa s'occupait beaucoup du journal qu'il lisait, de la date au nom du gérant. Pendant la guerre de 14, il s'était fait une grande carte où il marquait chaque jour l'avance de nos troupes. Je l'entends encore essayant de lire comme dans le texte, des noms inouïs pour des Français. Nous rions de l'entendre lire par exemple "Preznyl" en nommant toutes les lettres l'une après l'autre. Son exigence de savoir, le conduisait partout, dans tous les domaines de la connaissance.

"Ah ! papa, toi qui sait tout !"

Je vous laisse sur cette dernière assertion admirative de ses enfants.



MAMAN

Nous avions une maman extraordinaire, une merveille. Toute la rue Michel Hartmann la connaissait et l'aimait. Elle savait tout conseiller, tout soigner, tout guérir. S'il arrivait un quelque petit accident, un malaise, une douleur quelconque, on disait : "Va chercher Madame Egloff". Et elle arrivait aussitôt, apportant avec savoir faire, ses doigts si délicats et sa pharmacie. Les médecins de Thaon ne lui ont jamais cherché noise pour "pratique illégale de la médecine". En ce temps-là, il fallait tout payer, médecin et pharmacien, sans espoir aucun de remboursement. Vous pensez si tout le monde était content, car on savait que son art ne connaissait pas une bavure. Elle les aidait, les médecins, de jour et de nuit. On venait l'appeler aussi bien à deux heures du matin. Elle était à la disposition de tous, avec pommade lénifiante, sirop calmant ou aspirine, et tout et tout, avec ses mains si fines. "Tes doigts d'archiduchesse", lui disais-je un jour. Je ne lui ai jamais vu un bijou, en dehors de son alliance d'or. Cette alliance était surprenante. L'anneau se partageait en deux parties qui se tenaient. Ça signifiait m'a-t'on dit : le mariage : "deux en un". A l'intérieur était gravée cette belle inscription : "J.E. uni à J.R. 10.2.85". Quand papa s'en alla, maman me la donna et je la porterai toujours jusqu'à ma propre mort.

Après dîner, elle sortait toujours en simple tablier de cuisine à carreaux, bleus et blancs, noué à la ceinture. Je lui dis un soir :

-Où vas-tu, maman ?

-Eh bien ! viens, me répondit-elle en me passant au bras un de ces paniers noirs, tressé, en osier et fermé d'un couvercle de même matière.

Et nous voilà sur la route.

La grande rue de la République était perpendiculaire à quatre petites

où Monsieur Lederlin, maire de Thaon, avait fait bâtir des maisons en lignes parallèles formant les rues des Fleurs, des Lilas, des Pensées, et du Souvenir, la dernière. C'est ici que maman s'arrêta. Elle sortit une clef de sa poche, après m'avoir fait monter par la main quatre marches de pierre. La porte s'ouvrit sur une chambre et, dans un grand lit, je vis une femme très pâle avec des yeux fiévreux :

-Bonsoir, chère amie, dit maman avec un sourire. Comment allez-vous, ce soir ?

-Un peu mieux !

-Bien sûr ! Le docteur passera demain.

Car maman ne faisait rien qui ne puisse gêner ce bon docteur. Dès que cela semblait devenir sérieux, elle s'effaçait devant lui et devenait aide-soignante.

Trois petits enfants jouaient près du lit. "Allons, dit maman, on va d'abord manger". Sous le coin replié du tablier, il y avait du pain, des oeufs et des fruits. Elle noua une petite serviette à leur cou. Ils mangèrent très proprement et joyeusement. "A présent, dodo", dit-elle. Elle joignit leurs mains, fit une petite croix sur le front et : "Maintenant, il faut bien vite dormir". Elle ferma la porte et vint le tour de la malade, les draps bien tirés, une couverture sortit du panier de maman. La pauvre malade n'avait pas très faim, mais la bonne soupe chaude, sortie d'un petit pot de camp que je n'avais pas vu, la réconforta. Un oeuf à la coque suivit avec un grand verre de lait. Le repas fini, on se retira tout doucement, après avoir laissé des petits bas de laine, un gilet bien chaud, tout cela bien lavé, raccomodé avec soin, venant du trousseau de ses propres enfants.

-Au revoir, chère amie, à demain ! La porte se referma.

Maman n'était pas démonstrative, mais douce, calme, paisible, sans bruit et rien ne quêtait un merci. Sans paroles inutiles, après un baiser sur le front,

on repartait, suivies du regard des grands yeux fiévreux. Il n'y avait jamais rien à régler. Cela l'eût désobligée. Elle faisait tout avec une bonté infinie. On revenait à la maison. Marthe avait fait la vaisselle et balayé la pièce. Père lisait son journal. Je ne l'ai jamais entendu dire : "Jeanne, d'où viens-tu donc ?" d'une voix un peu grondeuse. Papa connaissait l'inépuisable charité de sa sainte femme et il était toujours d'accord avec elle.

Dans notre rue, il y avait un ménage aisé, mais sans enfants. Maman disait :

-Va demander à Madame Mathieu si elle a des commissions à faire.

Je les faisais avec joie, mais si Madame Mathieu me tendait une pièce :

-Oh ! non, Madame, maman me le défend.

Un dimanche, Madame Mathieu avait au four des brioches qui sentaient bien bon !

-Tu ne vas pas me dire non, cette fois ?

-Il faut que j'aie demandé la permission à maman (qui ne pouvait pas refuser).

Cette fois, avec la permission de maman, la brioche fut trouvée exquise. Que c'est bon d'avoir été élevée par des parents en or. Je revois aussi la petite pièce d'or glissée au prêtre pour le "denier du culte" et maman qui avait surpris mon regard, mettre un doigt sur sa bouche et puis dire : "Il faut se taire, Suzanne". Vous êtes les premiers à qui je le dis.

En ce beau temps-là, pas de machine électrique pour la lessive, on la faisait dans un grand baquet, puis on la portait à rincer au lavoir, à l'eau courante. Le linge était blanc, très blanc. Il y avait encore un grand séchoir.

Je n'ai jamais pu obtenir que maman m'achetât un tablier de lustrine noire comme les autres (sans gâteries exagérées), maman trouvait cela triste. Je portais des tabliers à carreaux rouges et bleus, ou blancs et bleus, que l'on changeait tous les jours.

S.E.1990